

Le Moyen Âge



en Corse

**Ouvrage édité avec le concours
de la Collectivité Territoriale de Corse**

Selon le code de la propriété intellectuelle, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement du CRDP est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Le Moyen Âge en Corse

Sous la direction de

DANIEL ISTRIA

Chargé de recherche CNRS
UMR 7298 - LA3M - Aix-Marseille Université

avec la participation de

PHILIPPE COLOMBANI

Professeur d'Histoire Géographie
Lycée Lætizia Bonaparte - Ajaccio

ANNE-GAËLLE CORBARA

Doctorante en archéologie médiévale
UMR 7298 - LA3M - Aix-Marseille Université

ALINE DURAND

Maître de conférences
UMR 7298 - LA3M - Aix-Marseille Université

ANTOINE FRANZINI

Docteur en histoire médiévale

ÉLISABETH PEREIRA

Maître de conférences
Université de Corse

ÉMILIE TOMAS

Docteur en archéologie médiévale

NICOLETTA USAÏ

Docente a Contratto di Storia dell'Arte Medievale
Università degli Studi di Cagliari

Préface

JOSEPH CESARI

Conservateur général du patrimoine et conservateur régional de l'archéologie et des monuments historiques à la Direction Régionale des Affaires Culturelles de la Corse



Édité par le
Centre Régional de Documentation Pédagogique de Corse

Nous tenons à remercier vivement pour leur collaboration

M. Laurent Bergerot,
M. Joseph Cesari,
M. Gabriel-Xavier Culioli,
M^{me} Isabelle Dahy,
M. Alain Gauthier,
M. Gilles Giovannangeli,
M. Paul Nebbia,
M. Kewin Pêche-Quilichini,
M. Emmanuel Pellegrino,
M. Philippe Pergola,
ainsi que la Mairie de Lucciana.

Préface

« Imaginons. C'est ce que sont toujours obligés de faire les historiens. Leur rôle est de recueillir des vestiges, les traces laissées par les hommes du passé, d'établir, de critiquer scrupuleusement un témoignage. Mais ces traces, celles surtout qu'ont laissées les pauvres, le quotidien de la vie, sont légères, discontinues. Pour des temps très lointains comme ceux dont il est question ici, elles sont rarissimes. Sur elles, une armature peut être bâtie, mais très frêle. Entre ces quelques étais demeure béante l'incertitude...»

Georges Duby, L'Europe au Moyen Âge.

Il est difficile de reconstituer l'histoire d'un peuple à travers ses seules sources écrites. Ce fut longtemps une tentative décevante dont les vides étaient souvent comblés par l'imagination des auteurs. De ce fait, l'histoire devint une sorte de matière souple, maniée avec plus ou moins d'habileté par des chroniqueurs aux ordres des maîtres de l'instant. Plus difficile encore était l'écriture des peuples dits « sans histoire » et qui, tout au contraire, avait subi une histoire convulsive, rapide et cruelle. Ce fut le cas pour la Corse soumise à des convoitises, traversée par des cultures diverses et qui, cependant traçait son propre chemin au milieu des convulsions qui agitèrent longtemps la Mer Intérieure.

La force de cet ouvrage, écrit à plusieurs mains, est de conjuguer l'histoire politique, sociale, économique et religieuse avec les principaux acquis de l'archéologie contemporaine. La synthèse prend alors l'allure d'une enquête, où l'homme est à la fois sujet et objet, acteur et observateur. L'espace-temps s'est contracté au fil des siècles et il revient aux historiens de le déplier, de le dévoiler. C'est ce qui est tenté ici grâce aux outils modernes et avec le souci de respecter autant que possible la réalité pour tenter d'en tirer une vision sincère. L'histoire de la Corse médiévale est d'autant plus difficile à autopsier qu'ici se croisent la macro-histoire (grandes coupures historiques : chute de l'Empire romain, invasions barbares et musulmanes, implantation du christianisme, grandes épidémies, innovations technologiques...) et la micro-histoire (conflits entre les seigneurs de la Cinarca, jalousies, haines, vengeances...). Morceau par morceau, tessons par tessons, les auteurs de cet ouvrage reconstituent le paysage de la Corse médiévale dévidant l'écheveau de la complexité fil après fil. La Corse médiévale, dès lors, n'est plus cet abcès sanglant enserrant « les temps obscurs » mais bien un monde vivant traversé d'influences diverses, celles qui animent alors le Mare nostrum, cette immense mer intérieure matrice de la civilisation gréco-romaine mais aussi orientale et musulmane. La Corse devient le témoignage vivant d'un corps complexe en plein devenir.

Le Moyen Âge en Corse, ouvrage à la fois pédagogique, didactique et historique, permet une lecture renouvelée de cette période historique si mal connue et souvent confondue avec les chroniques de Giovanni della Grossa dont il convient toujours de

souligner les approximations et l'esprit partisan. Il reconstitue des liens coupés par le temps et le manque d'archives. Il décrit un chaînon manquant essentiel à la bonne compréhension de ce qu'est tout simplement la Corse.

L'ouvrage peut aussi se lire comme le récit épique d'un peuple en construction imprégné de christianisme et confronté aux modèles environnants, principalement celui du monde italique et notamment toscan. Les comparaisons architecturales sont à ce sujet les plus probantes. L'étendue de mer qui séparait notre île de la péninsule italienne ne paraît guère avoir freiné la modélisation de la société corse sur l'exemple péninsulaire. Toutefois, et c'est là toute la complexité de l'histoire humaine, cette influence, loin de produire de l'uniformisation, apporte au contraire une différence enrichissante. Ainsi, le Moyen Âge corse sera-t-il façonné par les expériences médiévales environnantes tout en développant son identité.

Comment ne pas comparer la Corse à un continent en miniature lorsqu'on découvre la diversité des expériences à Bunifaziu ou dans le Cap Corse, à Calvi ou à Corte etc. C'est à la fin du Moyen Âge, à l'occasion de l'affaiblissement de Pise au profit de Gênes, que la division de la Corse en deux entités semble devenir effective. Au Sud la terre des Seigneurs contrastée et fusionnelle avec son relief compartimenté, au nord la Terre de la Commune plus propice à la culture et donc à l'accumulation de richesses, mais surtout plus proche de la péninsule italienne qui inspirera son système social. À bien y regarder, la Corse moderne se lit déjà à travers la trame directrice de la Corse médiévale.

Cette patiente enquête est ici livrée comme les chroniques d'une Corse oubliée mais qui fonde les bases de notre présent. Souhaitons qu'elle contribue à justifier l'heureuse expression de Raymond Bloch qui soulignait que la prise de conscience de son passé peut aider l'homme dans ses efforts pour dominer son destin présent et son proche avenir.

JOSEPH CESARI

Conservateur général du patrimoine et
conservateur régional de l'archéologie et des
monuments historiques. DRAC de Corse.

Sommaire

LE PREMIER MOYEN ÂGE (V^e - XI^e SIÈCLES) - CONTINUITÉS ET CHANGEMENTS



APRÈS LA CHUTE DE ROME :

LA CORSE ET LES GRANDES PUISSANCES MÉDITERRANÉENNES.....	p 9
UNE NOUVELLE RELIGION : LE CHRISTIANISME	p 11
HABITER LA CORSE DURANT LES PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN ÂGE	p 23
PRODUIRE, VENDRE, ACHETER, ÉCHANGER ET CIRCULER	p 29
CONCLUSION	p 36

LE SECOND MOYEN ÂGE (XII^e - XV^e SIÈCLES) - LA MISE EN PLACE DU PAYSAGE MODERNE



LA CORSE ENTRE PISE, GÈNES ET ARAGON	p 41
LE RENOUVEAU DE L'ÉGLISE DE CORSE	p 46
AUX ORIGINES DES VILLES ET DES VILLAGES	p 55
L'ENCADREMENT MILITAIRE	p 61
LA CORSE ET LE COMMERCE MÉDITERRANÉEN	p 74
CONCLUSION	p 79



Fresque, détail 1246. Rome, basilique Santi Quattro Coronati, Oratorio di San Silvestro.
Cadeau de l'empereur Constantin au pape Sylvestre I^{er} : le Phrygium et le Baldaquin, signes de la domination impériale ainsi que le palais du Latran.

LE PREMIER MOYEN ÂGE (V^e - XI^e SIÈCLES) CONTINUITÉS ET CHANGEMENTS

APRÈS LA CHUTE DE ROME : LA CORSE ET LES GRANDES PUISSANCES
MÉDITERRANÉENNES

Dans le courant du IV^e siècle et durant la première moitié du V^e siècle, la domination romaine est mise à mal dans la plupart des provinces occidentales. Les îles connaissent également des difficultés de relation avec l'administration centrale. Elles deviennent alors des cibles privilégiées et forment des bases militaires faciles à contrôler qui peuvent servir de relais pour ceux qui les conquièrent. Ainsi, vers 455, le roi vandale Genséric (399-477), installé depuis 439 à Carthage, intègre à son nouvel Empire la Corse, la Sardaigne et les Baléares.

Ces îles forment alors la province la plus septentrionale de l'Empire. Les Vandales sont des chrétiens ariens. Ils profitent de leur prise de pouvoir en Afrique pour piller les principales richesses, à commencer par celles de l'Église locale, récupérées dans ce dernier cas au profit du clergé arien ou celui des rois eux-mêmes et de leur proche entourage. Il s'agit d'immenses terres cultivées ou des complexes religieux monumentaux les plus importants. Ces spoliations entraînent une révolte de l'Église africaine. Ses évêques les plus intransigeants et les plus prestigieux sont alors exilés, au moins à deux reprises, sous le règne du roi Huneric (roi de 477 à 484) et sous celui de Thrasamund (roi de 496 à 523), vers les zones désertiques du sud, vers la Sardaigne, la Corse et les Baléares.

En 532, les troupes byzantines reconquièrent les terres d'Occident provoquant l'effondrement du royaume vandale. D'après l'historien Procope de Césarée (v. 500-550), le général Bélisaire (v. 500-565), placé par l'empereur Justinien (483-565) à la tête de l'armée, obtient la reddition du roi vandale Gélimer en 534.

Il passe alors d'Afrique en Sardaigne puis envoie une partie de ses troupes occuper la Corse. L'île est alors intégrée à l'Empire d'Orient et reste rattachée au diocèse administratif d'Afrique, au même titre que la Sicile et la Sardaigne. Elle le restera jusqu'à l'occupation lombarde, généralement située vers la première moitié du VII^e siècle.

L'abandon de la Corse par Byzance présuppose qu'elle est effectivement passée sous la domination lombarde. Pour le moins, ce désintérêt de l'empereur d'Orient pour l'île constitue une opportunité pour ce peuple puissant, qui contrôle déjà une grande partie de la Toscane vers 650. La documentation écrite du siècle suivant est d'ailleurs révélatrice des liens étroits tissés entre la Lombardie et la Corse. Néanmoins, la conquête politique ne semble pas avoir provoqué l'arrivée massive de colons. Si on en croit les documents qui nous sont parvenus, les

fiscs, c'est-à-dire les terres publiques administrées par l'autorité royale, sont rares. On peut en déduire que la colonisation des terres est donc le fait de groupes dominants issus de centres urbains continentaux, notamment de Lucques et de Pise, privilégiant des intérêts privés.

À la demande du pape Étienne II (752-757), qui s'appuie sur la donation de Constantin* (donation qui s'est avérée être un faux, et rédigée à la demande du pape lui-même), Pépin le Bref fait la promesse en 754 de « restituer » au pape l'exarchat de Ravenne, de même que tous les territoires qui lui reviennent « de droit ». L'engagement de Pépin, confirmé à plusieurs reprises par ses successeurs, a provoqué l'intégration de la Corse dans le temporel de l'Église romaine dont l'empereur assure désormais la protection. L'engagement de Charlemagne dans cette cause est déjà parfaitement exposé dans la lettre qu'il fait parvenir au pape Léon III en 795.

Si l'occupation lombarde ne semble plus constituer un obstacle majeur à la main mise sur la Corse, les attaques des musulmans d'Espagne et d'Afrique du Nord se font particulièrement nombreuses à partir du début du IX^e siècle et présentent une véritable menace pour le monde italique. Rome est sévèrement touchée en 846. Néanmoins, un grand nombre de Corses viennent y trouver refuge sous le pontificat de Léon IV (847-855) qui les installe dans la cité de Porto, à l'embouchure du Tibre. La résistance carolingienne se révèle peu efficace malgré une surveillance accrue du littoral. Plusieurs expéditions sont organisées pour chasser les Infidèles qui utilisent probablement l'île comme base de départ pour des attaques lancées sur les villes et les riches monastères de la côte occidentale italienne. En 807, le connétable Burchard, premier officier assurant le commandement des armées carolingiennes coule treize vaisseaux sarrasins aux abords de la côte orientale de l'île. En 825, Lothaire I^{er} (795-855), roi des Francs et des Lombards, affirme clairement une politique impériale antimusulmane, destinée à protéger la Corse et le littoral nord occidental de la péninsule italienne. Mais les résultats de ces opérations sont éphémères. Elles sont intensifiées les années suivantes et afin de les pérenniser, de nouvelles charges publiques sont créées. En 828, Boniface II (documenté de 823 à 838), comte et duc de Lucques, est chargé de la défense des côtes de l'Empire et reçoit le titre de *praefectus* de Corse. Son fils Adalbert I (documenté de 846 à 884), lui aussi comte et duc de Lucques, marquis de Tuscia, porte dès 846 le titre de marquis et tuteur de la Corse (*marcensis tutores Corsicana*) ainsi que de défenseur du patrimoine de Saint-Pierre. Il exerce ainsi un contrôle militaire et administratif sur la Corse qui se trouve désormais pleinement intégrée à la grande marche de Tuscia*.

Donation de Constantin : acte, qui se révéla être un faux, par lequel l'empereur Constantin I^{er} donnait au pape un certain nombre de privilèges et de territoires, dont la Corse.

Tuscia : la marche de Tuscia correspond approximativement au territoire actuel de la Toscane, d'une grande partie de l'Ombrie et du nord du Latium.

Ce lien trans-tyrrhénien est surtout justifié par des impératifs militaires. La Corse, grâce à sa situation géographique, acquiert un rôle stratégique et devient alors une marche-frontière entre le monde chrétien et musulman. La défense de l'île reste précaire. Toutefois, la Corse connaît un calme et une sécurité relatifs car à partir de la fin du premier tiers du X^e siècle et jusqu'aux environs de l'an mil, les expéditions sarrasines se font plus rares quand elles ne cessent pas complètement. La raison en est l'ouverture de relations commerciales entre les mondes chrétien et musulman. Durant cette phase de paix relative, le roi d'Italie Berenger II (v. 900-966) crée de nouvelles divisions territoriales dans le nord de la péninsule italienne. Oberto I^{er}, documenté comme comte de Luni* de 945 à 948 et mort avant 975, reçoit vers 950 le titre de marquis et exerce une autorité sur les comtés de Tortone, Gênes et Luni auquel était semblait-il administrativement rattachée la Corse. Ce qui lui confère de ce fait, une autorité, une responsabilité militaire et politique en Corse. On peut en déduire qu'à partir de 950, la Corse ne dépend plus de la marche de Tuscia, mais de celle d'Oberto et de ses descendants directs, les Obertenghi, qui joueront un rôle essentiel dans l'instauration de la féodalité insulaire au début du second Moyen Âge.

UNE NOUVELLE RELIGION : LE CHRISTIANISME

L'évangélisation

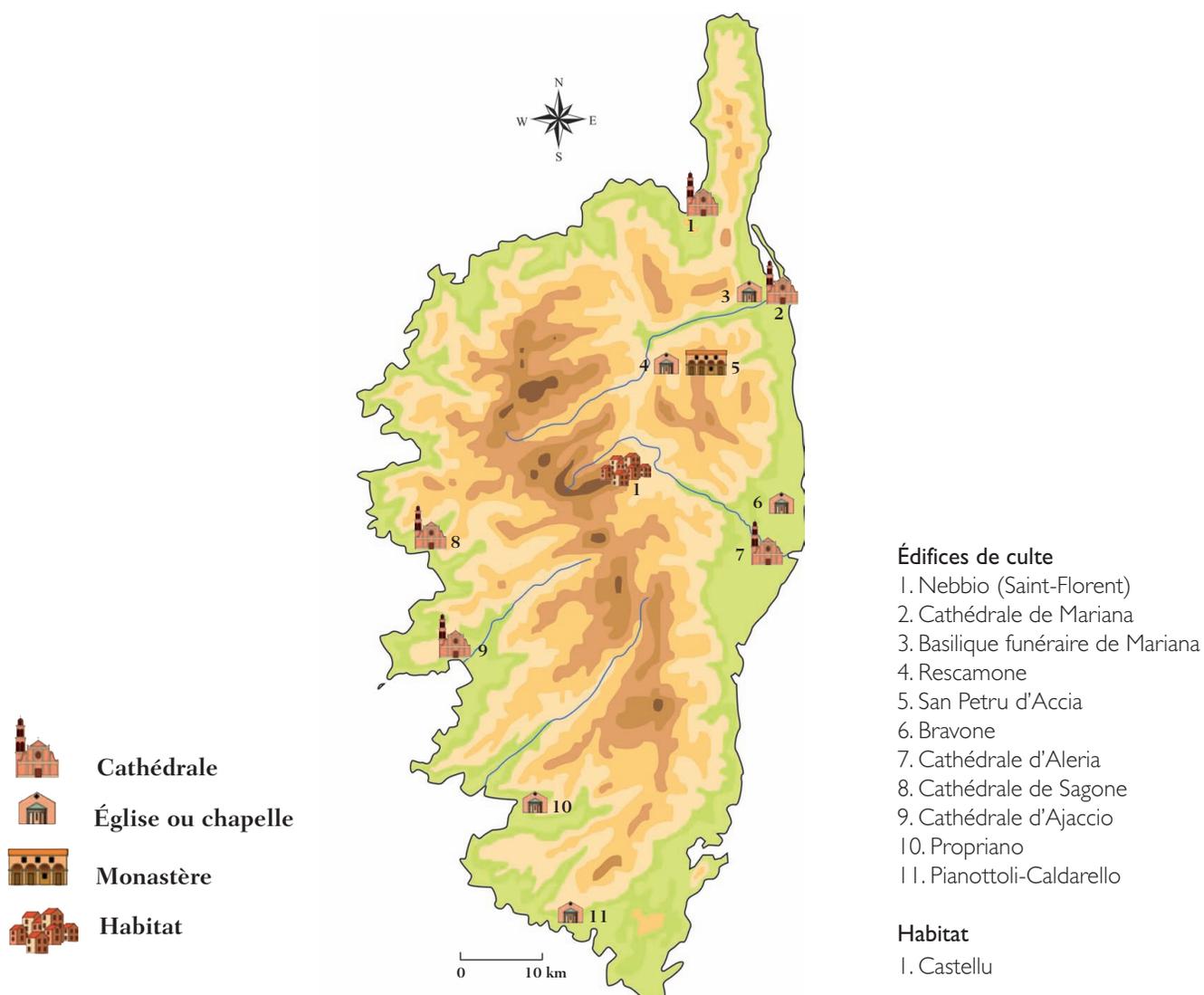
La religion chrétienne s'est progressivement diffusée en Occident grâce à l'œuvre évangélisatrice des apôtres et des disciples. Pourtant ce n'est qu'au III^e siècle qu'apparaissent les premiers témoignages concrets. Il faut encore attendre un siècle pour que soient érigés les premiers édifices de culte dont nous conservons des traces. Et si des chrétiens ont pu atteindre la Corse dès cette haute époque (hypothèse jamais démontrée jusqu'à aujourd'hui) ce n'est que dans le courant des V^e et VI^e siècles que la nouvelle religion s'impose véritablement aux cultes païens dont on ignore toujours la réalité exacte, permettant ainsi la structuration de la première Église de Corse. Cependant, le processus d'évangélisation reste imparfaitement connu. Les évêques africains, exilés durant la seconde moitié du V^e siècle lors des persécutions vandales, ont certainement joué un rôle fondamental en participant à la pastorale et peut-être en développant le culte autour de quelques reliques de confesseurs et de martyrs, également d'origine africaine tels que saint Appien, saint Florent ou encore sainte Julie. Toutefois, les recherches récentes semblent indiquer que des édifices de culte ont été bâtis dès le milieu du V^e siècle. Il faudrait alors admettre que le christianisme est arrivé en Corse par d'autres chemins. En 315, un évêque de Carales (l'actuelle Cagliari en Sardaigne) est déjà présent au concile* d'Arles. Il est donc fort possible qu'il existait alors un évêché unique pour

Concile : assemblée des évêques.

Luni : ville romaine située dans le golfe de la Spezia, en Ligurie actuelle.



Vue aérienne du site de Mariana : la ville romaine (a), l'église paléochrétienne et son baptistère (b), la cathédrale romane (c).



Édifices de culte et habitat au Premier Moyen Âge.

les deux îles, dont le siège a été logiquement installé dans la ville la plus importante mais aussi la plus proche géographiquement de l'Afrique. Son autorité pouvait donc s'exercer *a minima* sur les deux îles réunies au sein d'une même province administrative. Ainsi, depuis le siège de Cagliari, le christianisme a pu lentement gagner l'ensemble du territoire insulaire. Il faudrait alors peut-être reconnaître dans l'œuvre des évêques africains une deuxième phase d'évangélisation systématique à l'échelle de l'île et peut-être aussi de lutte contre l'hérésie arienne*.

Quoiqu'il en soit, au V^e siècle, des églises sont bâties par les autorités religieuses mais aussi par de riches propriétaires. Rapidement, un nouveau paysage et un nouveau découpage territorial sont mis en place afin de soutenir la pastorale et d'encadrer de manière plus efficace la jeune communauté chrétienne.

À la fin du VI^e siècle, l'île compte quatre ou cinq évêchés, aussi appelés diocèses. Il s'agit de circonscriptions religieuses. Chacune d'elles est placée sous le contrôle d'un évêque aidé dans sa tâche par des prêtres et des diacres mais aussi par un personnel laïc. L'évêque a pour mission de diffuser la parole du Christ, de pratiquer des conversions, puis de guider et d'encadrer la communauté chrétienne. Il doit ainsi prêcher, former et baptiser, mais aussi créer et gérer les outils nécessaires à cette mission que sont les édifices de culte pourvus de leur mobilier liturgique et desservis par un clergé efficace. Au-delà, il doit aussi assister les démunis, protéger les humbles et inciter les juges à la clémence. Il dispose d'un patrimoine matériel constitué de bâtiments et de terres qu'il exploite et gère avec l'aide de serviteurs. Après avoir d'abord joué un rôle très secondaire, l'évêque se transforme à partir du VI^e siècle en dépositaire de nombreuses prérogatives religieuses et civiles occupant désormais une place de pivot de la vie sociale.

Les chefs-lieux de ces évêchés sont situés dans les deux villes romaines de la côte orientale : Mariana et Aleria. Mais, de petits établissements du littoral occidental, Ajaccio, Sagone et peut-être Nebbio (actuelle Saint-Florent), sont également élevés au rang de siège épiscopal. Il s'agit donc d'évêchés ruraux, nés sur de modestes habitats, certainement des *villae*, institués pour assurer une meilleure gestion du territoire et un encadrement ecclésiastique plus efficace et cohérent d'une population peu nombreuse et clairsemée. Cette structuration religieuse consolide l'Église de Corse tout en engendrant un morcellement de l'espace. Il est en effet possible que les territoires des deux anciennes cités aient ainsi été fragmentés : le découpage ecclésiastique de l'île ne coïncide peut-être pas avec les unités administratives antérieures.

L'installation d'un évêque se traduit dans tous les cas par un surinvestissement matériel qui fait de la ville ou de l'établisse-

Arien / arianisme / hérésie arienne : doctrine des débuts du christianisme qui nie la divinité du Christ.

ment rural un lieu central dominé par un nouveau pôle monumental, le groupe cathédral ou groupe épiscopal, qui polarise alors des pratiques religieuses, sociales ou politiques. Ces groupes cathédraux ou épiscopaux sont d'abord formés par une église cathédrale. À celle-ci sont associés un baptistère, des logements pour l'évêque et son clergé, mais aussi des salles de réception ou encore des magasins, des étables voire des espaces pour les travaux artisanaux et agricoles placés sous le contrôle du prélat.

Le monde des morts

Le cimetière

Dès la fin de l'Antiquité, la construction des églises épiscopales s'accompagne de l'installation de sépultures, souvent autour de l'abside, au plus près de l'autel et de ses reliques. Mais, ces tombes privilégiées, probablement d'ecclésiastiques ou de personnages importants, ne sont jamais très nombreuses et ne constituent pas toujours le noyau originel d'un futur cimetière. En revanche, lorsque les édifices de culte chrétien sont installés au cœur de nécropoles plus anciennes, comme San Parteo de Mariana et Sant'Appianu de Sagone, la fonction funéraire peut être pérennisée. Toutefois, le nombre d'inhumations semble être très limité en raison de la continuité d'utilisation des petites nécropoles de plein champ qui s'inscrivent dans la tradition antique. En somme, les premiers siècles du Moyen Âge sont caractérisés par une extrême dispersion des sépultures. L'église ne constituant pas toujours un catalyseur autour duquel les morts sont regroupés.

À partir du ^xe ou du début ^xi^e siècle, de véritables cimetières commencent à se former, en tout premier lieu autour des cathédrales. À Mariana, Ajaccio et Sagone, on voit les sépultures se multiplier autour des églises. L'espace intérieur est peu ou pas utilisé sinon, encore une fois, pour l'inhumation de personnages importants. Le désir des chrétiens de se faire enterrer au plus près de l'autel pour bénéficier d'une protection spirituelle est fort. Si l'Église interdit théoriquement cette pratique, des dispenses sont fréquemment accordées, notamment pour les clercs et les membres de l'aristocratie.

Ces cimetières se caractérisent désormais par une longue durée d'utilisation, s'étendant sur plusieurs siècles. Ainsi, à Ajaccio, la dernière tombe est construite au début du ^{xix}e siècle alors que l'église elle-même était déjà ruinée et en grande partie démontée.

Des cimetières, de taille souvent modeste, se sont également développés autour des pièves et des édifices de culte secondaires construits à partir du ^xe siècle. La cathédrale et la piève ne détiennent donc aucun monopole dans ce domaine. Cette forte dispersion des sépultures, conjuguée à une population peu nombreuse, pourrait expliquer la faible densité de sépultures, y compris autour des édifices majeurs.

Dans l'enceinte du cimetière, les inhumations sont le plus souvent regroupées en petits ensembles de 3 à 10 tombes environ, dont certaines peuvent être réutilisées à plusieurs reprises. Ces ensembles pourraient correspondre à des regroupements familiaux et constituent dans l'espace funéraire une multitude d'îlots entre lesquels sont aménagés des chemins. Les tombes étaient pour la plupart visibles en surface. Alors que certaines étaient repérables grâce au léger tumulus de terre ou aux quelques dalles de pierres qui formaient le coffre, d'autres étaient clairement signalées par une stèle plantée au-dessus de la tête du défunt. Il s'agit le plus souvent d'une simple pierre oblongue ou plate, anépigraphue, voire d'un fragment de tuile. Le bois devait également être utilisé et on ne peut exclure l'existence de croix. Quoiqu'il en soit, les tombes n'étaient probablement pas anonymes et il était possible pour la famille de mémoriser le lieu d'inhumation de ses proches.



Sépultures en pleine terre, site de Sant'Appianu de Sagone.



Tombe en coffre de pierres, site Alban d'Ajaccio.



Tombe sous tuiles en bâtière, site Alban d'Ajaccio.



Tombe en amphore, site de Quattrina de Propriano.

Les différentes sépultures découvertes au sein des espaces funéraires corses du Moyen Âge présentent une variété architecturale importante.

De nombreux matériaux ont été utilisés.

On retrouve principalement six grands types :

- des tombes en coffre de matériaux périssables (bois) ;
- des tombes en coffre de pierres ou de tuiles (b) ;
- des tombes sous tuiles disposées en bâtière (c) ;
- des tombes en amphores (d) ;
- des tombes en fosse rupestre ;
- des tombes en pleine terre (a).

Parmi ces grands types on pourrait encore mettre en évidence de nombreuses variantes tenant au plan général (rectangulaire, ovale, naviforme, avec ou sans logette céphalique...) et aux techniques de construction (tuiles ou pierres plantées sur chant, muret, maçonneries au mortier de chaux...).

La tombe

La classification typologique des tombes permet d'obtenir des premiers éléments de datation des phases d'utilisation des cimetières et de mettre en évidence l'évolution des pratiques funéraires. Les premières phases d'utilisation de ces espaces funéraires sont représentées principalement par des tombes en amphore et sous tuiles en bâtière* ou en coffre. Les tombes en fosses rupestres, plutôt rares, pourraient apparaître vers les ^{x^e}-^{x^e} siècles, au même moment que celles en coffre de pierres qui se généralisent et sont utilisées jusqu'au ^{xv^e} siècle. Enfin, les sépultures en pleine terre semblent être les plus récentes et datent de la fin du Moyen Âge. Il s'agit de tendances générales qui n'excluent pas le maintien d'un ou de plusieurs types au cours de ces périodes, traduisant parfois certains archaïsmes et la survivance de traditions plus anciennes. Ainsi, à Ajaccio, une tombe en bâtière de tuiles, caractéristique du premier Moyen Âge, est datée du ^{xiii^e} siècle.

Le choix du matériau de construction des coffrages relève sans doute d'une mode ou simplement de la disponibilité des matériaux, mais ne semble pas avoir de rapport avec l'âge, le sexe ou l'appartenance sociale du défunt. Certains matériaux proviennent des ruines alentour ou sont collectés dans les environs immédiats. En revanche, des blocs semblent être prélevés dans des lieux plus éloignés et ont fait l'objet d'une sélection. Ainsi, pour la confection des tombes de Sagone, des écaillés de granite ont été prélevés sur le littoral, à plus de 6 km du site ! Aux ^{v^e}-^{vii^e} siècles, des tuiles ont été produites pour un usage spécifiquement funéraire. Elles sont marquées d'une croix ou d'un chrisme* qui indique aussi très clairement que le défunt faisait partie de la communauté chrétienne. Ces éléments mettent en évidence une véritable économie liée à la mort.

Bâtière (tombe en) : tombe formée de tuiles plates (tegulae) ou de dalles de pierre, disposées de manière à former une couverture à deux versants.

Chrisme : symbole chrétien formé par les lettres grecques X et P correspondant aux deux premières lettres du mot Χριστός = Christ.

Les morts et les pratiques funéraires

Les modes d'inhumation sont simples. Les défunts sont allongés sur le dos et généralement les yeux au ciel, vers Dieu. Ils sont orientés de façon presque constante, le crâne à l'ouest, les pieds à l'est. Cela n'exclut pas totalement que des tombes puissent être orientées différemment de manière à s'adapter à la topographie du lieu. Les avant-bras sont joints sur l'abdomen, sur le bassin ou le thorax. Les membres inférieurs sont en extension pour les adultes ou légèrement fléchis.

Dans les cimetières étudiés, la population inhumée est composée tant d'hommes que de femmes, adultes et enfants. La représentation des très jeunes enfants, entre 0 et 1 an, est en revanche quasi nulle, ce qui ne peut pour le moment être interprété comme un indice de faible mortalité infantile. Ces jeunes individus pouvaient être inhumés dans des secteurs particuliers, à l'écart du cimetière communautaire, mais cette sous représentation peut aussi s'expliquer plus simplement par le processus de conservation différentiel des ossements.

L'inhumation individuelle est la pratique la plus courante. Pourtant certaines sépultures, principalement des tombes en coffre de pierres ou de tuiles, ont été réutilisées et contiennent deux ou plusieurs individus. Les os du ou des premier(s) occupant(s) sont alors repoussés sur le côté, à la tête ou aux pieds du dernier inhumé. On parle alors de « réduction ». Cette pratique était courante au Moyen Âge, notamment au sein des cimetières utilisés sur une longue durée. Ces réductions pouvaient être volontaires ou accidentelles. En effet, il arrive que l'aménagement d'une nouvelle tombe recoupe involontairement une inhumation antérieure, les os sont ainsi déplacés et déposés dans la nouvelle tombe. Au contraire, certaines tombes sont volontairement réouvertes afin d'y déposer un nouvel individu. Les os déplacés étaient en général rangés avec soin, montrant alors la volonté de préserver la sépulture du premier individu.

Le mobilier funéraire ou les parures sont rares.

Les dépôts de mobilier dans les tombes disparaissent très tôt, peut-être dès le III^e siècle, marquant une rupture sensible à l'égard des pratiques funéraires plus anciennes. Seuls quelques éléments de parure (bague, épingle, boucle de ceinture...) témoignent du fait que les défunts étaient inhumés avec leurs vêtements.

Par ailleurs, des traces de repas funèbres ont été mises en évidence autour de certaines sépultures sous la forme de petits foyers auxquels étaient associés des ossements d'animaux et surtout des coquillages. Sans doute s'agit-il davantage de repas symboliques réalisés par la famille aux dates anniversaires de la mort, que de banquets.



Sépulture en coffre de pierres, site Alban d'Ajaccio.

Mariana, un exemple de groupe épiscopal paléochrétien

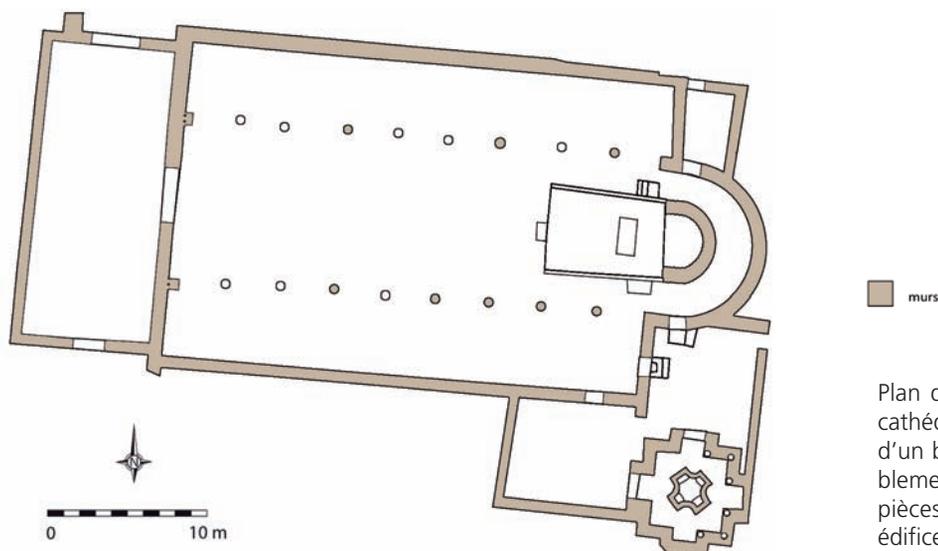
La première cathédrale de Mariana est un bâtiment à trois nefs* de 39 m de longueur pour 17,90 m de largeur, divisé par deux alignements de huit colonnes. On y accédait à partir d'un ample vestibule, légèrement plus étroit que l'église. Seul l'accès nord, ouvrant sur une large voie plus ancienne, est encore visible. L'abside*, tournée vers l'est, est à peu près semi-circulaire et large de 7,58 m. Elle comporte deux ouvertures, au nord et au sud, pour permettre la communication avec les deux salles latérales. Le mur de l'abside est constitué d'un cœur de galets liés au mortier de chaux et d'un double parement de matériaux de remploi en terre cuite. Le reste des maçonneries est en galets à l'exception des angles et des ouvertures où l'on retrouve, comme dans l'abside, des parements de briques et de tuiles.

Le chœur* quadrangulaire, de forme légèrement trapézoïdale (6,60 m de longueur et 4,40 m à 4,60 m de largeur), était surélevé de 55 à 60 cm par rapport au niveau du sol des nefs. Il supportait l'autel dont l'emplacement exact et quelques fragments du socle en marbre ont été retrouvés. Il s'agissait d'une table supportée par deux lignes de trois colonnettes. Le chœur

Abside : extrémité en demi-cercle d'une église.

Chœur : partie de l'église réservée au clergé.

Nef : partie de l'église réservée aux fidèles qui s'étend depuis le portail jusqu'au chœur.



Plan du groupe épiscopal de Mariana. La cathédrale du ^v^e siècle est flanquée au sud d'un baptistère de plan cruciforme, probablement construit au même moment. Des pièces annexes font le lien entre les deux édifices.

était accessible par trois emmarchements, un axial et deux latéraux. Il était décoré d'un pavement de mosaïques polychromes. Outre les motifs de grands entrelacs, un panneau situé à l'extrémité orientale, donc à l'est de l'autel, illustre un passage du Livre d'Isaïe (11, 7) : le lion et le bœuf réunis à la même mangeoire. Cette scène, bien connue en Méditerranée orientale, est actuellement unique en Occident. Le sol des bas-côtés était lui aussi orné de mosaïques polychromes à décor géométrique issu d'un répertoire bien connu à la fin de l'Antiquité, depuis l'Adriatique jusqu'à l'Afrique du Nord.

Un synthronon libre, ou banc presbytéral, probablement à plusieurs gradins, est positionné immédiatement en arrière de l'autel. L'évêque et son clergé pouvaient s'y asseoir durant la célébration eucharistique.

Le baptistère est un édifice tout aussi important que la cathédrale elle-même. Celui de Mariana est situé au sud-est de la cathédrale. Les deux édifices sont reliés par une petite annexe ouvrant à la fois sur l'abside et le collatéral sud. Ce bâtiment modeste, de 6,5 m de côté, est construit de la même manière que l'abside. Il était revêtu sur ses deux faces d'un enduit peint, décoré à l'intérieur de lignes verticales jaunes et rouges sur fond blanc.

Il s'agit d'une construction de plan cruciforme, en fait d'un carré central sur lequel sont accolées quatre absides à fond plat. Deux d'entre elles sont percées d'une porte ouvrant sur le nord et sur l'ouest. À l'intérieur, le long des murs orientaux, une banquette supportant des bases de colonnes en marbre permet de restituer un décor architectural plaqué. Le sol était entièrement recouvert de mosaïques polychromes. Les motifs sont presque tous inspirés par le monde aquatique : quatre personnifications d'Océan aux angles, des dauphins, poissons et canards. Le seul élément réellement biblique est constitué par un cerf s'abreuvant à la source d'eau vive.

Au centre de l'édifice, a été aménagée une cuve baptismale de plan cruciforme aux angles arrondis, disposée en diagonale



Mariana, mosaïque du chœur de l'église. Le lion et le bœuf réunis à la même mangeoire.



Mariana, mosaïque du baptistère. Le cerf s'abreuvant à une source d'eau vive.



Vue du baptistère de Mariana. On aperçoit le sol recouvert de mosaïques.

par rapport à l'axe du carré central. Elle était probablement pourvue d'un système d'évacuation, dissimulé ou détruit par les aménagements successifs.

C'est là que les catéchumènes, ces hommes et ces femmes fraîchement initiés à la nouvelle religion, recevaient de l'évêque le sacrement du baptême. Une fois l'an, durant la nuit qui précède la fête de Pâques, ils entraient dévêtus dans cette construction et s'avançaient, tour à tour, vers le bassin situé au centre. Agenouillés face à l'est, ils étaient immergés dans les eaux lustrales puis vêtus d'une tunique blanche et enfin bénis par l'évêque qui se tenait tout près de là, sur sa chaire.

Seules trois des structures présentes autour de l'église appartiennent sûrement au complexe épiscopal : la petite salle située au nord de l'abside, communiquant avec elle et avec la rue, ainsi que les espaces situés au nord et à l'ouest du baptistère, communiquant à la fois avec ce dernier et avec le collatéral sud de la basilique. La pièce la plus méridionale, pourvue de banquettes, pouvait dans ce cas jouer un rôle important dans le cadre de la liturgie baptismale (espace d'enseignement, vestiaires...).

Des églises dans les campagnes

Autour de ces cathédrales, il existe bien d'autres églises. Elles pouvaient revêtir des formes très différentes et remplissaient des fonctions culturelles, souvent funéraires et parfois baptismales.

À 500 m de la cathédrale de Mariana, dans un secteur hors les murs occupé depuis au moins le III^e siècle de notre ère par une nécropole, une première église est édifée aux V^e-VI^e siècles. Il est fort probable que cette construction se situait au-dessus d'une sépulture vénérée, si l'on s'en tient à la légende, à celle de san Parteo qui fut peut-être un évêque africain. C'est une église de plan basilical à trois nefs de 20 m de longueur et 11,5 m de largeur, achevée vers l'est par une abside semi-circulaire. La construction de cet édifice permet de conserver la fonction funéraire de ce lieu. De nombreuses tombes sont en effet installées dès l'origine à l'intérieur et à l'extérieur de l'église, alors que les enterrements dans la cathédrale sont exceptionnels jusqu'au X^e siècle et probablement réservés au clergé.

Dans la campagne, plus loin du siège épiscopal, des édifices de culte sont érigés afin de servir de relais à la cathédrale. Souvent bâtis par les évêques sur des propriétés qu'ils ont acquises par achat ou par don, comme le furent peut-être ceux de Propriano et de Pianotoli-Caldarello, ils peuvent aussi avoir été l'œuvre de riches chrétiens soucieux d'installer une église sur leur domaine. Les complexes peuvent alors être dotés d'un baptistère et participer pleinement à la pastorale, même lorsqu'ils sont élevés tardivement. Ainsi, en 596, le pape Grégoire le Grand (v. 540-604) écrit à l'évêque Pierre d'Aleria pour lui demander de construire au lieu dit Nigeunus, dans le centre de l'île, une basilique et un baptistère en l'honneur des saints Pierre et Laurent, afin de convertir les âmes. Tout en lui envoyant les saintes reliques et l'argent nécessaire, il l'invite à s'employer à faire revenir à la foi ceux qui pourtant baptisés s'en sont retournés par indifférence ou par nécessité à l'ancien culte des idoles. Grégoire le Grand l'incite à utiliser la peur ou la raison afin qu'ils abandonnent aussi l'adoration du bois et de la pierre.

Plusieurs exemples de ces églises baptismales corses des V^e-VI^e siècles sont connus de l'archéologie locale. Le complexe de Rescamone (commune de Valle-di-Rostino) est l'un des plus représentatifs. Bâti sur un habitat romain, il est composé au moins d'une église à nef unique terminée à l'est par une abside semi-circulaire au centre de laquelle se trouve l'autel. Le sol était couvert de mosaïques polychromes, proches dans leur style et leur iconographie de celles de la cathédrale de Mariana. Au sud, un édifice plus modeste, mais de plan semblable, abrite la cuve baptismale cruciforme.

À Bravone (commune de Linguizzetta), ce sont deux églises parallèles, une importante à trois nefs et une plus modeste, qui encadrent une pièce annexe et un baptistère de plan presque carré abritant une grande cuve originellement surmontée d'un baldaquin. Plusieurs sépultures ont été retrouvées dans et autour des édifices de culte. Comme à San Parteo



Site de Quattrina de Propriano. Églises superposées.



Site Alban d'Ajaccio. On observe la cuve baptismale cruciforme, allongée et profonde. Elle a fait l'objet de nombreux réaménagements visant à la rendre plus accessible et à réduire son volume suivant les évolutions du rite liturgique.



© Denis Gilksman, Inrap

Site de Quattrina de Propriano, deux églises successives emboîtées : la plus vaste est la plus ancienne, elle a été construite au VI^e ou au VII^e siècle, tandis que la plus récente date probablement du début du Second Moyen Âge.

Ici, vue du chantier depuis le nord : au premier plan une petite salle détruite par un incendie et reliée à la première église par un escalier.

de Mariana, la construction de l'église peut ici matérialiser la christianisation d'un espace funéraire plus ancien.

Une nécessaire réorganisation de l'Église de Corse

Cette organisation religieuse, mise en place durant les premiers temps chrétiens, n'a pas pu être pérennisée en raison des problèmes de gestion que posent ces évêchés. En effet, dès la fin du VI^e siècle, les lettres du pape Grégoire le Grand se font l'écho des graves difficultés rencontrées par l'autorité ecclésiastique : certains sièges épiscopaux sont vacants durant de longues années et il arrive, à l'instar de l'évêché d'Aleria, que des communautés de baptisés retournent vers des cultes païens prônant l'adoration des idoles. Le passage de l'île sous la coupe des Lombards a sans doute ajouté une difficulté supplémentaire, essentiellement dans le cadre des relations avec Rome dont semblent dépendre directement les prélats insulaires. C'est là un phénomène qui n'est pas propre à la Corse et le contenu des lettres du pape indiquent que d'autres régions, comme la Sardaigne ou l'Irlande, sont confrontées à des difficultés semblables.

Dès la seconde moitié du VII^e ou le tout début du VIII^e siècle, les quatre ou cinq évêchés sont réunis pour n'en former plus qu'un dont le siège est très probablement à Mariana. Il n'est pas certain pour autant que cette nouvelle situation ait permis de régler les difficultés, d'autant que les évêques des siècles postérieurs n'ont pas tous résidé en Corse, tel Forte qui en 754 devient moine dans une abbaye de Toscane. Cela ne signifie pas pour autant que l'Église de Corse ait alors disparu. La cathédrale et le baptistère de Mariana sont maintes fois restaurés et transformés. Dans la nef, les colonnes de granite sont systématiquement remplacées par des piliers en briques alors qu'immédiatement derrière l'autel est installée une sorte de crypte, destinée à accueillir soit une sépulture privilégiée, soit des reliques. Cette construction est monumentalisée et peut-être agrémentée d'éléments en marbre sculptés, décorés de motifs végétaux, animaux ainsi que de chrismes. Cette œuvre est attribuée à un atelier du midi de la Gaule, probablement de la région de Toulouse, ayant travaillé en Corse au VII^e ou durant la première moitié du VIII^e siècle.

Dans un troisième temps, les entrecolonnements de la nef sont bouchés par des matériaux de remploi. L'édifice est donc réduit à une nef unique surélevée par un apport important de terre au moins au niveau du chœur. Le collatéral nord est occupé par une habitation et/ou un atelier artisanal, alors que des sépultures, dont les plus anciennes sont datées du X^e siècle, sont installées dans le vaisseau sud et dans le vestibule.

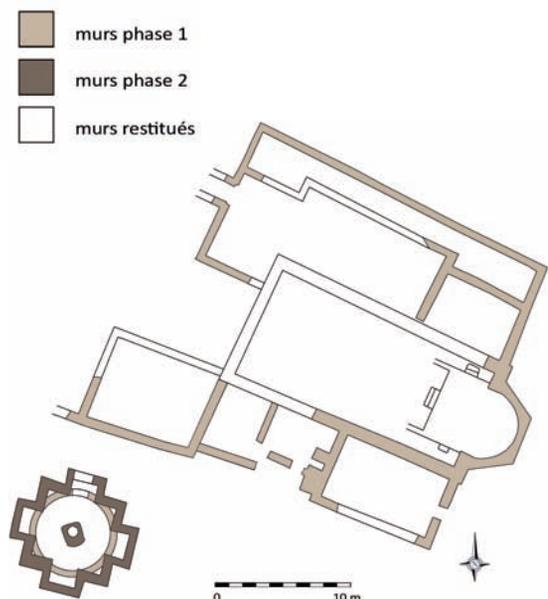
Parallèlement, le baptistère est lui aussi modifié. Son sol est surélevé par un apport de terre alors que la cuve baptismale

est réaménagée par un habillage de plaques de marbre donnant à l'intérieur du bassin un plan octogonal irrégulier.

Les autres anciennes cathédrales sont alors probablement rabaisées au rang de simples églises baptismales rurales, mais ne sont pas abandonnées pour autant. L'église d'Aleria est au moins partiellement restructurée, les très nombreuses modifications (pas moins de six !) dont fait l'objet la cuve baptismale d'Ajaccio et la reconstruction totale du baptistère de Sagone, d'ailleurs sur le modèle de celui de Mariana, prouvent bien que ces complexes religieux demeurent durant tout le premier Moyen Âge des centres vivants et dynamiques.

Ce réseau est d'ailleurs complété par au moins un monastère dont l'île semble avoir été totalement dépourvue jusqu'ici. Ce monastère, nommé San Petru d'Accia, est situé dans la montagne du centre de l'île, entre la vallée du Golo et la Castagniccia. Il s'agit sans doute d'une fondation privée qui, en 754, appartient à un certain Walfrido, riche lombard installé à Pise.

Les contacts avec la péninsule italienne, et particulièrement avec le monde lombard, se matérialisent également par la translation de reliques vénérées conservées dans l'île. Ainsi, les restes de sainte Julie, transférés depuis Carthage jusqu'en Corse probablement dans le courant de la seconde moitié du V^e siècle, sont d'abord récupérés par des moines qui les déposent dans leur abbaye de l'île de la Gorgone avant de les mettre à l'abri sur la terre ferme, en Toscane. De là, elles sont enfin transférées en 753 dans l'église San Salvatore de Brescia à la demande du roi lombard Didier. À peu près au même moment, un évêque de Trévise s'est rendu dans l'île pour récupérer les corps des saints Florent et Vendémiale.



Plan du groupe épiscopal de Sant'Appianu de Sagone. Autour de l'église, plusieurs pièces annexes ont été construites dans le courant du V^e ou du VI^e siècle. Au sud, un baptistère est érigé. D'abord de plan circulaire (fin VI^e siècle), il est rapidement reconstruit sur un plan cruciforme (vers le VII^e siècle).



Vue du baptistère de Sant'Appianu de Sagone.



Aleria. Au premier plan, la cité antique.

HABITER LA CORSE DURANT LES PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN ÂGE

La marque prégnante de l'héritage antique

Le début de notre ère est d'abord caractérisé par la naissance de la ville qui toutefois n'occupe ici qu'une place très marginale. Alors que la Sardaigne est riche de seize villes, la Corse ne compte que deux véritables agglomérations : les anciennes colonies romaines d'Aleria et de Mariana. Toutes deux sont de superficie plutôt modeste, entre 15 et 20 hectares, et sont organisées selon un modèle classique. Elles sont pourvues d'un réseau complexe de rues implantées selon un plan orthonormé très régulier à Mariana. Il l'est beaucoup moins à Aleria où l'occupation antérieure, vieille de plus de trois siècles, a pu conditionner au moins une partie de l'urbanisme antique. Au croisement des axes principaux se trouvent le centre monumental, le forum, où ont été érigés temples, thermes, basilique civile, marchés... Les îlots sont occupés par des habitations modestes ou très luxueuses (les *domus*), mais aussi par des boutiques, des ateliers, ainsi que des bains publics. Les nécropoles couvrent, quant à elles, de larges espaces en dehors des remparts.

Dans les campagnes, le nombre d'habitats s'accroît sensiblement dès le I^{er} siècle apr. J.-C. Ceux-ci sont principalement implantés sur les secteurs côtiers. Cependant des établissements, d'importantes superficies, occupent également des zones de moyenne montagne jusqu'au centre de l'île. Dans ses formes également, cet habitat contraste fortement avec celui des périodes antérieures. Ce contraste tient avant tout à la grande diversité des établissements : *villa* maritime luxueuse, ou plus modeste que l'on pense pouvoir repérer le long du littoral, villages, relais maritimes et surtout petites fermes.

Malgré la mise en place de ce nouveau paysage bâti, le réseau viaire extérieur aux villes évolue peu. Les chemins restent ceux des périodes antérieures et aucune véritable voie dallée n'est actuellement connue, pas plus d'ailleurs que des ouvrages d'art tels que les ponts. Contrairement à la Sardaigne ou à la Sicile, dotées dans ce domaine d'équipements performants, les communications devaient principalement se faire ici par voie maritime et, dans quelques cas particuliers par voie fluviale (cours inférieurs du Golo et du Tavignano).

Cette nouvelle structuration de l'espace est une conséquence directe d'un nouveau mode d'exploitation agricole, alors que la culture matérielle témoigne d'une romanisation relativement rapide et en profondeur de la société insulaire. Mais dès le bas Empire, à partir du III^e siècle de notre ère environ, certains de ces habitats sont touchés par un mouvement d'abandon de grande ampleur. Ce phénomène est particulièrement développé en Corse dans les zones périurbaines. Les raisons de ces abandons sont multiples, mais on tend aujourd'hui à minimiser considérablement l'impact des invasions dites barbares, pour privilégier des causes plus sociales et économiques. Ainsi, ces abandons pourraient être liés à un regroupement de la population et/ou à des concentrations foncières. Pour autant, de nombreux villages, centres domaniaux et fermes, continuent à être habités et à fonctionner sans grand changement pendant plusieurs siècles.

La transformation des villes

Si les villes n'ont connu aucune rupture dans leur occupation, leur physionomie a en revanche considérablement évolué. Des quartiers ont été abandonnés dès le III^e siècle alors que d'autres ont été réaménagés. L'un des bouleversements les plus importants est toutefois lié au déplacement topographique du centre monumental et religieux de la cité. Alors que les fonctions premières des forums ont évolué, les cathédrales sont construites en périphérie de l'agglomération. Ce choix paraît avant tout lié à l'opportunité de disposer d'un terrain à bâtir et ne semble aucunement découler d'une démarche urbanistique particulière. Néanmoins, l'édification de ces premiers monuments chrétiens bouleverse fondamentalement la morphologie du tissu urbain. Ainsi, à Mariana, un quartier proche du forum est partiellement délaissé dès le III^e siècle. Près de 200 ans plus tard, une première cathédrale est érigée dans un secteur périphérique, à l'emplacement d'une grande demeure abandonnée depuis une cinquantaine d'années. Une partie de la voie publique est oblitérée par cette église qui s'impose alors comme le nouveau pôle monumental et religieux. Tout autour d'elle se mettent en place des édifices annexes, tel le baptistère avec ses propres dépendances. À l'est, tout un îlot occupé depuis le II^e siècle par des ateliers, des boutiques et un marché est peut-être réorganisé. À l'ouest, c'est une grande habitation



Site de Mariana : la cathédrale paléochrétienne (au premier plan) et romane (au second plan).

qui est complètement reconstruite selon un plan nouveau. De grands bâtiments rectangulaires délimitent une cour où sont implantées plusieurs constructions en bois. Les objets qui y ont été retrouvés témoignent indiscutablement de rang élevé des occupants : monnaies d'or, sceau, céramique fine d'importation, verre... De fait, il est possible d'y reconnaître la résidence épiscopale. Dans les deux cas, l'occupation semble se poursuivre sans interruption notable durant tout le premier Moyen Âge.

À Aleria, même si la cathédrale n'a pas été formellement reconnue, plusieurs indices suggèrent qu'elle se trouvait sous ou à proximité immédiate de l'église paroissiale actuelle, en périphérie de la ville. À l'extérieur des remparts, une basilique avait peut-être été élevée sur les ruines des thermes antiques dits de Santa Laurina. On retrouve donc ici un schéma semblable à celui de Mariana.

Ainsi, la ville du premier Moyen Âge est marquée à la fois par l'abandon de certains quartiers et des monuments publics antiques qui, au mieux, sont réutilisés à des fins diverses, et par l'émergence de nouveaux pôles monumentaux, dominés par les églises, la cathédrale d'un côté et, au moins dans le cas de Mariana, par une église funéraire.

Entre héritage antique et paysage médiéval

Beaucoup d'habitats ruraux édifiés durant le haut Empire (1^{er} siècle av. - III^e siècle apr. J.-C.) continuent d'être occupés au moins jusqu'aux VI^e-VII^e siècles, voire au-delà pour certains. Les théories traditionnelles qui voyaient des abandons systématiques et un recul de l'habitat sur les hauteurs dès le V^e siècle afin de se protéger des sanguinaires invasions vandales, lombardes, ou encore sarrasines, doivent aujourd'hui être écartées. Bien au contraire, les recherches récentes mettent en évidence un peuplement dynamique qui s'inscrit directement dans la lignée de l'héritage romain, mais qui se détache peu à peu du cadre antique.

La plupart des habitats implantés sur le littoral ou dans les plaines côtières sont abandonnés progressivement, parfois pas avant le VI^e ou le VII^e siècle. Certains, dotés d'édifices de culte, sont en revanche occupés jusqu'au Second Moyen Âge, peut-être sans véritable interruption. Ceux qui sont installés à flanc de montagne, à partir de 300 m d'altitude environ, sont maintenus ou font l'objet de déplacements sur de faibles distances. De fait, même si l'on peut constater une déprise démographique d'ampleur sans doute variable suivant les régions, il n'y a pas à proprement parler d'abandon de terroir, mais simplement un glissement de l'habitat.

L'élément majeur de la structuration de l'espace est alors la *curtis*. Il s'agit d'un domaine, dont on ne connaît guère l'aspect matériel et l'organisation durant ces périodes hautes. Il est centré sur la résidence du maître ou celle de son gestionnaire, autour de laquelle s'organisent les maisons des paysans dépendants et des locaux destinés au stockage de la production agricole. Parfois s'y ajoutent des ateliers destinés à la fabrication et à la réparation d'outils, à la transformation des céréales en farine, au pressage du raisin... À cette *curtis* sont rattachés des terres, des vergers, de pâturages, de forêts, mais aussi des cours d'eau et dans quelques cas des étangs.

Ces biens peuvent être relativement regroupés ou au contraire très dispersés et il n'est sans doute pas rare de trouver des parcelles de terre situées loin du centre habité, jouxtant les champs d'autres domaines. Elles sont alors concentrées dans des terroirs à fortes potentialités agropastorales, peut-être issus de la division de grandes propriétés plus anciennes ou encore récemment gagnées sur la friche.

Ces parcelles peuvent alors être confiées à un paysan, un colon, chargé de la mettre en valeur et qui va y bâtir sa maison. Sans doute peu nombreux et très dispersés, ces habitats du Premier Moyen Âge vont constituer le socle du peuplement du Second Moyen Âge.

Le couvert végétal

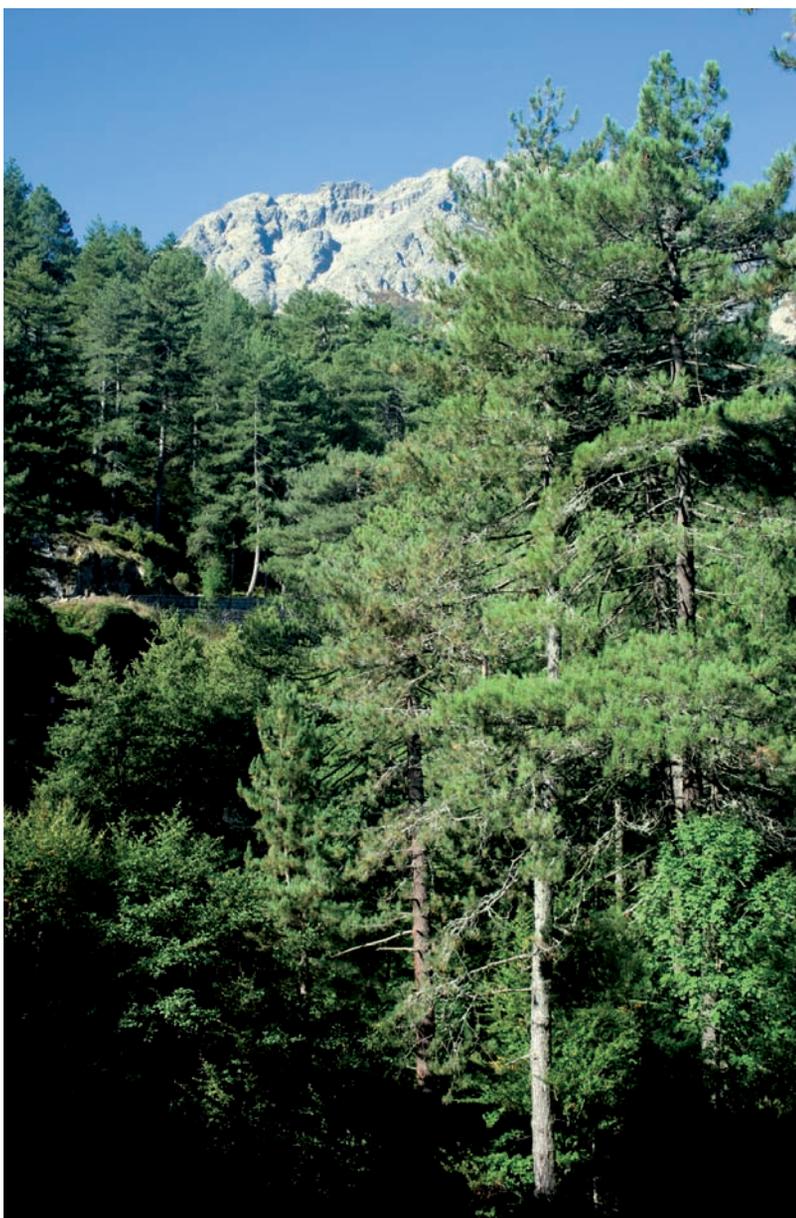
L'histoire des paysages de la Corse au Moyen Âge reste encore à écrire. En effet, les données disponibles sont pour le moment parcellaires : elles offrent des arrêts sur images, mais n'autorisent pas encore l'historien à monter un film. De surcroît, lorsque les projecteurs s'allument, c'est passé l'an mil, et tout le Premier Moyen Âge est encore dans l'ombre. Ce déficit de sources tient d'abord à celui de la documentation écrite qui, parce qu'elle est normée, standardise artificiellement les descriptions de terroirs ou de parcelles. Celles-ci sont plus destinées à être un garde-fou contre d'éventuels recours et litiges qu'à véritablement photographier le réel historique et biologique : l'environnement et les écosystèmes n'intéressaient guère. Ils étaient le cadet des soucis des scribes dont le travail est commandé par des préoccupations essentiellement fiscales et juridiques. L'autre raison tient à la carence des études bioarchéologiques et paléoenvironnementales sur les périodes historiques, particulièrement sur l'île de Beauté.

Néanmoins, grâce à l'étude des pollens fossiles emprisonnés dans les carottages effectués en milieux humides (tourbières, lagunes), Maurice Reille montre, depuis le début du Subatlantique (600 av. J.-C.), une régression continue des chênaies caducifoliées. L'un des stades majeurs de cette évolution se place vers 700 BP (soit 1300 apr. J.-C). En effet, à ce moment, les taux de pollens d'arbres chutent de manière spectaculaire, accentuant l'ouverture du milieu. Cet ultime épisode sonne le glas des grandes formations sylvatiques correspondant à ce que les biogéographes et les botanistes appellent l'étage bioclimatique supraméditerranéen où les conditions climatiques ne sont ni trop douces et sèches (climat méditerranéen), ni trop froides (climat montagnard), la culture de l'olivier correspondant très grossièrement à la limite altitudinale de cet étage. Dans le vide écologique créé par cette disparition, la forêt de Pinus laricio, le Pin noir, et les formations de substitution se précipitent. Les arbustes les plus thermophiles, comme Erica arborea, la Bruyère arborée, Juniperus, le Génévrier, Myrtus, la Myrte et les Cistacées sont favorisés, accélérant le développement du maquis corse. Dans les sondages de Pinarello et de Palombaggia, réalisés autour du golfe de Porto-Vecchio, Quercus suber, le Chêne-liège, connaît un optimum qui, selon M. Reille, ne peut être interprété que par le résultat d'une mise en culture.

Ce chercheur avance que cette transformation d'ensemble du paysage est déterminée par l'élevage du porc ainsi que par l'occupation génoise. Pour les médiévistes, cette mise en place du paysage corse dans une forme presque définitive doit être considérée comme le point d'orgue final d'une évolution initiée au haut Moyen Âge sur l'arc méditerranéen nord-occidental. En effet, sous la pression démographique, l'économie agraire décolle et ce phénomène se traduit par la conquête de nouveaux terroirs pour nourrir des bouches toujours plus nombreuses : l'ouverture du milieu, symptomatique de grands défrichements, est ainsi enregistrée par la palynologie. La trame d'ensemble tissée par cette discipline est complétée par l'analyse des charbons de bois archéologiques de plusieurs sites d'habitat ruraux médiévaux.

Ainsi, à Rostino, en Castagniccia, au XI^e siècle, le maquis, caractérisé par l'arbousier et les bruyères, représentent 64% du sceptre anthracologique. Le chêne à feuillage caduc méditerranéen et surtout le châtaignier comptent pour 23% de l'ensemble, signalant déjà l'importance capitale de l'arbre à pain dans les systèmes agraires de ces vallées de la Corse intérieure. À l'Ortolo, village déserté implanté dans la vallée du même nom près de Sartène, la prégnance des arbustifs doit être à nouveau signalée au XV^e siècle : Arbustus unedo, l'arbousier, Erica arborea, la bruyère arborée, accompagnés dans une moindre mesure de Pistacia lentiscus, le pistachier lentisque, de Rhamnus sp.-Phillyrea sp., l'Alaterne-Filaire,





des Cistacées et de *Rosmarinus officinalis*, le romarin, témoignent de l'importance des formations ouvertes méditerranéennes dans le paysage corse. Cet assemblage représente toujours 60% du total, et ce quel que soit le contexte archéologique du site analysé, quand la chênaie verte en représente 15%, la chênaie liège 4% et la chênaie caducifoliée moins de 1%. Des observations plus fines ont montré que les charbons de bois analysés proviennent majoritairement de brindilles, ce qui signifie que les villageois de l'Ortolo ont probablement soit coupé et élagué des petits ligneux du maquis, soit, plus vraisemblablement, puisque c'est un droit d'usage mentionné dans les textes, ramassé le bois mort à terre. Ce type d'approche sur les vestiges bioarchéologiques restitue également en partie la physionomie des terroirs cultivés. En effet, à Rostino comme à l'Ortolo, l'éventail des espèces fruitières s'avère riche avec le châtaignier, le figuier, l'olivier, le mûrier blanc, le merisier, accompagné d'un autre cerisier qui n'a pu être déterminé à l'espèce, et enfin la vigne. Il semble toutefois que l'olivier soit cultivé d'une manière plus intense que les autres fruitiers au xv^e siècle. Les analyses écoanatomiques menées en collaboration avec J.-F. Terral (Université de Montpellier II) ont pu prouver, à partir de mesures biométriques fines des éléments vasculaires du bois, que la majorité des oliviers de l'Ortolo ont été cultivés en étant irrigués de manière régulière. Ce résultat interroge sur les savoir-faire techniques et les infrastructures qu'implique une telle caractérisation.

La détermination de *Morus alba*, le mûrier blanc, à l'Ortolo au xv^e siècle est à ce jour la plus ancienne attestation de bois de cette espèce en France. En effet, si la consommation de mûres est assurée dès le I^{er} siècle avant J.-C. grâce aux découvertes de graines en latrines ou en contextes de rejets alimentaires, les bois déterminés comme bois de Mûrier sont rares et tous ont été rapportés à *Morus nigra*, le Mûrier noir, ou n'ont pas été identifiés à l'espèce, comme c'est le cas de la plus ancienne attestation xylologique, celle de Lunel-Vieil en Languedoc, au IV^e siècle après J.-C. effectuée par L. Chabal.

La caractérisation du Mûrier blanc appelle quelques commentaires car elle évoque inéluctablement la production de feuilles pour nourrir le ver à soie. Une première question concerne la manière dont l'arbre a été introduit sur l'île : par les Italiens étant donné les liens entre l'île, la Sardaigne, la Sicile, la zone ligure et la Toscane ? Par les Espagnols, étant donné l'influence aragonaise en Corse et parce que la culture du Mûrier, noir comme du Mûrier blanc, a été introduite dans la péninsule ibérique avec l'installation arabe ? Au jour d'aujourd'hui, il est impossible de répondre à cette question. Impossible aussi de savoir si l'arbre était cultivé pour d'autres productions que celle de ses fruits à pulpe sucrée.

Quoiqu'il en soit, la végétation corse a connu de grands bouleversements pendant la période médiévale qui sont les témoins d'une société en forte croissance et d'une emprise de plus en plus forte sur l'environnement, conduisant à la rétraction de la strate arborée au profit de l'extension de zones ouvertes type maquis. Parallèlement le développement de l'économie agraire a conduit à ouvrir plus avant l'éventail des espèces cultivées et à intensifier la production arboricole par l'usage de l'irrigation.

Les productions locales

Contrairement à une idée largement diffusée, la culture de l'olivier n'était pas encore développée en Corse durant l'Antiquité. Selon Sénèque, cette île « a été privée du don de Pallas » et aucun pressoir, pourtant si nombreux dans les îles voisines, n'y a été retrouvé. La vigne est à l'inverse très cultivée dans quelques régions bien précises, notamment la côte orientale, autour des villes de Mariana et d'Aleria. De récentes recherches archéologiques ont en effet permis d'y retrouver des vestiges de pressoirs et de chais. Les dimensions de ces derniers laissent néanmoins penser que la production de vin devait être relativement modeste et, si l'on en croit le poète Martial, de mauvaise qualité.

Le miel, la cire, le liège et le bois sont en revanche produits en quantité sans doute importante et exportés hors de l'île, soit pour payer l'impôt, soit comme véritable marchandise. De la production de céréales, on ne sait rien aujourd'hui. Les ressources halieutiques sont bien sûr exploitées. Les fouilles livrent régulièrement des restes de poissons et des coquilles de fruits de mer. Mais il s'agit presque toujours d'espèces essentiellement littorales dont la présence dans les dépotoirs domestiques reflète bien plus une activité de cueillette marginale, voire opportuniste, qu'une pêche organisée à grande échelle. D'ailleurs, à l'heure actuelle, aucun vivier, aucune pêcherie, n'a pu être repéré. Seuls les étangs littoraux de la Côte orientale (Biguglia, Diana, Palo), situés à proximité immédiate des centres urbains ont pu éventuellement abriter des aménagements de ce type.

L'élevage devait occuper une place importante, c'est en tout cas ce que permet d'imaginer aujourd'hui l'étude des petits établissements ruraux repérés sur la côte occidentale. Le bœuf, le porc et les caprinés domestiques (chèvres et moutons) sont, dans cet ordre d'importance, les trois piliers de l'alimentation carnée. La part du gibier est très faible, mais les espèces chassées sont très diversifiées (cerf, mouflon, sanglier, grand échassier, perdrix, pigeon, grive-merle...).

L'activité artisanale est elle aussi variée. La production de céramique commune s'inscrit dans une longue tradition régionale. Les vases, de forme simple, sont façonnés dans l'argile sans l'aide du tour et destinés prioritairement à la cuisson des aliments. Les artisans métallurgistes travaillent le fer, le cuivre, le plomb, et produisent des objets d'usage quotidien comme les outils, les clous, les crochets... mais quelques ateliers pouvaient également fabriquer des pièces plus raffinées comme ces fibules en bronze d'un type original décorées par incision de motifs géométriques et d'inspiration chrétienne. On ne peut dire toutefois si le minerai local était exploité ou si ces artisans utilisaient des matières premières importées, voire les transformaient à partir de produits semi-finis.

Les produits dérivés de l'élevage tels que la laine, les peaux et les os, étaient certainement utilisés. Si l'on manque encore de traces évidentes de métier à tisser par exemple, les bassins découverts à Ajaccio témoignent peut-être du traitement de la laine alors que le travail des ossements de caprinés est bien attesté sur le site de Castellu (région de Corte).

Enfin, on ne saurait négliger la part importante qu'ont pu prendre la production et la mise en œuvre de matériaux de construction, particulièrement au moment de l'édification des groupes épiscopaux et des églises rurales. Extraction et transport de la pierre et du bois, confection de tuiles, cuisson du calcaire pour la fabrication de la chaux, travail de maçonnerie, sculpture d'éléments décoratifs ou encore pose de pavements de mosaïque, sont autant d'activités nécessitant la mobilisation de spécialistes et d'une main-d'œuvre abondante et par conséquent d'un investissement financier important qui n'a pu que peser lourdement dans l'économie locale.



Amphore d'origine africaine, ^ve siècle.

Les importations

La multitude d'amphores découvertes au cours de fouilles archéologiques terrestres et subaquatiques témoigne de l'importance des échanges durant le bas Empire. Les produits de consommation courante comme l'huile, le vin, les conserves et sauces de poissons, céréales, fruits... circulaient en grosses quantités dans toute la Méditerranée voire bien au-delà, vers les îles britanniques et la péninsule indienne. Ils étaient souvent accompagnés d'objets manufacturés en tous genres : verre, céramique, meubles, draps, éléments de parure, matériaux de construction et parfois mêmes décors ou statues sculptées dans les plus beaux marbres.

La Corse a été d'autant plus largement ouverte à ce commerce qu'elle se trouvait sur les grands axes de navigation : ceux qui depuis l'Afrique du Nord conduisaient vers le sud de la Gaule, et ceux qui depuis l'Italie menaient jusqu'en Espagne.

Entre le ^ve et les premières décennies du ^{vii}e siècle, les flux d'importations restent toujours aussi importants. En revanche, les routes commerciales se modifient. C'est désormais d'Afrique du Nord, et plus particulièrement des régions de Zeugitane et de Byzacène, que provient l'essentiel des marchandises importées en Corse. Quant aux produits de Méditerranée orientale auxquels elles sont parfois associées, ils sont présents en moindre quantité et ont probablement transité par les grands ports de la côte nord-est de la Tunisie actuelle, tel Carthage.

Les amphores sont les principaux marqueurs archéologiques de ce commerce. Les très gros récipients cylindriques, de près de 70 litres de contenance, côtoient alors de plus petits fuselés, voire de très petits dont le volume ne dépasse pas 5 litres. Les contenus ne sont pas toujours sûrement identifiés, mais

l'huile, le vin et peut-être dans une moindre mesure le *garum* et autres conserves de poissons, dominant certainement. Il semble, dans quelques cas, que l'on ait également transporté des olives. De Méditerranée orientale et du sud de la péninsule italienne provenait également du vin en petite quantité.

Ces denrées alimentaires étaient accompagnées de céramiques de cuisine (marmites, bassins, mortiers...) et de table (assiettes, coupes, cruches...) essentiellement d'origine africaine. La vaisselle sigillée*, de facture soignée, d'une belle couleur rouge-orangé, parfois décorée de motifs végétaux ou d'inspiration chrétienne, est alors la plus raffinée. Elle prenait place sur la table des plus fortunés où elle était associée à des récipients en verre, particulièrement des verres à tige, produits également dans les ateliers africains.

Les lampes en terre cuite, tellement emblématiques de la civilisation romaine, sont ici fort rares. La cire et les bois gras, dont des quantités importantes pouvaient être prélevées dans les forêts de l'île, constituaient une alternative intéressante pour éclairer les demeures. Toutefois, à compter du VI^e siècle environ, on constate que l'utilisation de lampes à huile en verre devient très commune, mais presque exclusivement dans les lieux de culte. Réalisées dans une matière incolore, bleutée ou encore vert olive, en forme de gobelet pourvu de trois petites anses, elles pouvaient être suspendues à des lustres métalliques (polycandelon) soutenus par des chaînettes, ou encore être pourvues de pied à tige.

S'il est possible que certaines de ces productions aient encore été importées durant les premières décennies du VIII^e siècle, elles disparaissent ensuite complètement et les flux commerciaux diminuent de manière très sensible. Cela ne signifie nullement que les échanges ont cessé. Ils sont simplement moins nombreux et moins réguliers. L'origine des produits change également. Les relations avec l'Afrique sont interrompues et de nouveaux réseaux d'échanges se dessinent avec le nord de l'Italie péninsulaire. Outre les petits objets de parure en métal et en pâte de verre, on assiste ainsi à la livraison dans l'île de céramiques lombardes et de vases en pierre ollaire* provenant de l'arc alpin. À partir du IX^e siècle et jusqu'à l'aube du Second Moyen Âge, ce sont les ateliers du Latium ou de Rome même, qui fournissent la majorité de la céramique de table. Plusieurs centaines de cruches revêtues d'une épaisse glaçure verte ou jaune et décorées d'incisions ou de pétales en relief appliqués sur la panse, ont ainsi été retrouvées autour de la cathédrale de Mariana. C'est, à l'heure actuelle, le lot le plus important de ce type de céramique, dite *forum ware*, retrouvé hors du Latium.

La circulation monétaire

La circulation monétaire, abondante et très diversifiée durant les III^e et IV^e siècles, diminue considérablement dès les



Céramique sigillée africaine, VI^e siècle, découverte à Sant'Appianu de Sagone.



Marmite en terre cuite, VI^e siècle, découverte à Sant'Appianu de Sagone.

Pierre ollaire : roche métamorphique, à la fois résistante et molle, dans laquelle sont fabriquées des marmites.

Sigillée : céramique fine d'époque romaine destinée au service de table.



Monnaie lombarde frappée à Lucques (650-749) découverte à Mariana.

années 400, sans pour autant s'arrêter. Les frappes anciennes continuent d'être utilisées tardivement, peut-être même au-delà du VII^e siècle, mais elles sont utilisées concomitamment à des émissions nouvelles en alliage cuivreux, de petites dimensions et de faible valeur fiduciaire. Toutes viennent alors de Rome (jusqu'au milieu du V^e siècle environ) et de la capitale du royaume vandale, Carthage. Le dépôt de fondation du baptistère de Sagone, renfermant 38 monnaies et les découvertes de pièces éparpillées dans les niveaux d'occupation des V^e-VII^e siècles, montrent bien que celles-ci étaient relativement communes.

En revanche, les monnaies byzantines en bronze et en or telles que celles trouvées à Mariana et dans le Cap Corse, sont exceptionnelles et témoignent plus certainement de la présence locale de puissants personnages plutôt que de véritables échanges commerciaux. C'est sans doute la même explication qui prévaut pour expliquer la présence de monnaies lombardes en argent et en or des VII^e et VIII^e siècles trouvées à Mariana, Aleria, Bravone et Sari d'Orcino. Ces découvertes dont le nombre est relativement élevé, témoignent néanmoins de contacts privilégiés entre l'île et le monde lombard, et plus particulièrement peut-être avec la cité de Lucques où elles ont généralement été frappées.

Des dynamiques économiques nouvelles

À la fin du VI^e et au début du VII^e siècle, le pape Grégoire le Grand dresse un tableau misérabiliste de la société insulaire. À plusieurs reprises, il intervient pour venir en aide aux plus démunis ou pour défendre la cause des Corses auprès de l'impératrice Constantine Auguste de Constantinople. Trop lourdement taxés, beaucoup d'insulaires doivent en effet vendre leurs enfants, quitter l'île ou encore demander aide et protection auprès des autorités lombardes. Mais ces lettres informent aussi de l'existence d'une noblesse et de personnes suffisamment aisées pour aider l'Église, comme cette Labinia qui, avant 591, a offert une maison destinée à des moines. C'est également le cas d'un certain Paul qui, d'après l'inscription gravée sur une tuile, semble avoir financé la construction ou la restauration d'un sanctuaire à Sagone dans le courant du V^e ou du VI^e siècle.

Malgré l'aide qu'elle reçoit des laïcs, l'Église elle-même ne semble pas immensément riche et des fonds sont injectés depuis Rome pour aider à la construction de nouveaux édifices de culte, en l'occurrence la basilique, le baptistère et la résidence épiscopale sur le mont Nigeunus, mais aussi pour l'achat de mobilier liturgique, notamment des tuniques blanches pour les baptisés.

Comme on l'a vu, la construction des complexes religieux (églises, baptistères, annexes...) a pu avoir un certain poids dans l'économie régionale. Avec l'installation des évêques, on

voit aussi apparaître de nouveaux centres du pouvoir qui pourraient avoir dynamisé la production et les échanges.

Autour de la cathédrale d'Ajaccio et de son baptistère, de nombreux aménagements montrent que c'est tout un système économique qui se met en place au VI^e siècle. Un atelier de forgeron est aménagé contre le mur oriental du chevet de l'église. Il s'agit d'une structure d'un peu plus de 100 m², construite en matériaux périssables et identifiée par la présence de 48 trous de poteau. Les éléments métalliques, retrouvés en grand nombre, sont des rebus de forgeage du fer (scories* et battitures*) ainsi que des témoins d'une activité liée au travail d'alliages cuivreux et peut-être aussi du plomb. Aucun élément ne permet de penser en revanche que des opérations de réduction étaient réalisées sur place.

Au sud, la présence de deux bassins, dont un est protégé par un auvent couvrant également un espace adjacent d'une vingtaine des mètres carrés au total, indique l'existence d'un travail artisanal lié à l'eau. L'interprétation la plus probable est celle qui consiste à y voir un ensemble lié à la préparation de la laine, peut-être à la teinture et au lavage.

Au même moment, un énorme volume de terres noires s'est déposé dans les vallons au sud comme au nord-est du groupe épiscopal. L'étude archéologique et géomorphologique* de cet ensemble, exploré sur plus de 70 m³ (mais couvrant en réalité plusieurs centaines de mètres carrés), indique clairement que le processus de sédimentation résulte d'une complexe combinaison de trois phénomènes dont deux peuvent être étroitement associés. Tout d'abord, on constate un apport alluvionnaire massif par le petit ruisseau voisin qui, à terme, va colmater le chenal. D'autre part, l'analyse sédimentologique et géomorphologique a montré que ces terres noires sont également le résultat d'un colluvionnement important, favorisé par la position du secteur en bas de pente. Enfin, les zones proches des édifices de culte ont livré des sédiments gras et sombres, riches en mobilier archéologique, qui pourraient résulter à la fois de l'activité artisanale et du déversement de déchets domestiques provenant d'un habitat.

Compte tenu de la rapidité de la mise en place de ces dépôts, immédiatement consécutive à la construction de l'église, et considérant la très faible étendue du bassin versant de l'Albitrone (moins de 15 hectares), on est conduit à penser que ce déplacement important de sédiments est étroitement lié à une intervention humaine en amont de la zone des édifices de culte et en particulier à un possible défrichement. Cette hypothèse peut être corroborée par la découverte dans le secteur oriental de petites terrasses, de zones fortement amendées ainsi que de traces de labours et de fosses quadrangulaires d'environ 1 m de côté qui peuvent être interprétées comme des trous de plantation d'arbres fruitiers.

Amendé / amendement : améliorer la fertilité d'une terre en y apportant de l'engrais.

Battiture : résidu métallique qui s'échappe durant le forgeage d'un métal.

Géomorphologie : science dont l'objet est le relief terrestre.

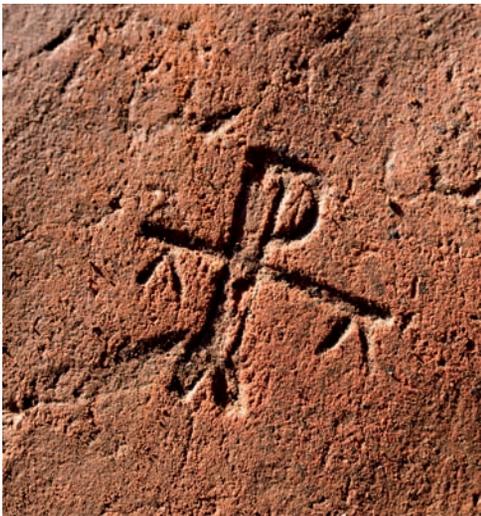
Scorie : résidu de l'affinage des métaux ou de la fusion des minerais.



Tuile marquée d'une croix, site Alban d'Ajaccio, VI^e siècle.



Tuile avec inscription SANCTI APIANI IUBANTE DEO PAULUS FECIT (pour Saint-Appien, Paul a fait faire selon la volonté de Dieu), site de Sant'Appianu de Sagone.



Détail d'un chrisme gravé sur une tuile utilisée dans le coffrage d'une tombe paléochrétienne du site de Quattrina de Propriano.

Faire-valoir direct : exploitation d'un domaine agricole par son propriétaire.

Tenure : mode ou condition de la possession d'une terre, d'un fief.

À Ajaccio, à Sagone et peut-être à Mariana, des ateliers de tuiliers semblent avoir été installés sous le contrôle des évêques. Les marques imprimées avant cuisson sur les pâtes des tuiles (croix, chrismes, voire nom de l'évêque comme à Propriano et peut-être à Sagone), permettent de suivre la diffusion sur de larges territoires de ces matériaux destinés à la couverture des bâtiments et à la confection de tombes.

À partir des VII^e-VIII^e siècles, des terres situées en Corse sont acquises, on ne sait de quelle(s) manière(s), par de riches Lombards installés en Toscane. C'est le cas de l'évêque de Lucques Walprando qui en 754, en partance pour la guerre, confie à ses frères la gestion de ses biens situés en Corse. La même année, le citoyen pisan Wilfrido fonde une abbaye dans le diocèse de Lucques et la dote de ses propriétés insulaires. En 780, un certain Gumberto de Lucques et ses frères signalent qu'ils possèdent en Corse sept domaines. Au moins trois abbayes continentales sont également richement possédées dans l'île : San Savino et San Michele in Borgo, toutes deux situées à Pise, et San Salvatore de Sexto. Dans tous les cas, ces possessions prennent la forme de *curtes*, des domaines ruraux qui apparaissent alors comme caractéristiques d'un nouveau système économique d'orientation principalement agricole, s'inscrivant dans une logique générale de profit seigneurial. Leur fonctionnement repose sur une bipartition du système de production. Celui-ci permet de dégager des revenus dans les secteurs soumis au faire-valoir direct*, exploité par des groupes d'esclaves ou des paysans soumis à la corvée, mais aussi dans les tenures* confiées à ces mêmes dépendants en contrepartie de rentes foncières principalement en nature, mais aussi en argent. Il est évident que ces produits ont été exportés régulièrement vers les centres urbains de terre ferme où résidaient les propriétaires, laïcs ou ecclésiastiques. Ces domaines ouvrent ainsi la porte aux échanges trans-tyrrhéniens.

Des témoins privilégiés de la circulation des hommes et des idées durant les premiers siècles du Moyen Âge

Si la Corse est durant ces premiers siècles du Moyen Âge pleinement intégrée dans le commerce méditerranéen, elle est aussi largement ouverte aux influences culturelles les plus diverses. L'architecture religieuse apparaît alors comme un excellent témoin de ces échanges, de la circulation des hommes et des idées. Elle est en effet caractérisée à la fois par une grande diversité des solutions adoptées et par des emprunts à une multitude de provinces liturgiques et de régions méditerranéennes.

La cathédrale de Mariana présente un plan basilical tout à fait classique et extrêmement répandu. En revanche, la configuration du chœur surélevé supportant l'autel situé en avant

de l'abside s'inscrit dans une tradition typiquement africaine, alors que la présence d'un banc presbytéral libre rappelle l'organisation des églises de la région d'Aquilée, en Italie. Quant à l'iconographie du tapis de mosaïque, elle est unique en Occident et les modèles sont certainement à rechercher en Méditerranée orientale. Enfin, les chapiteaux en marbre blanc de la nef proviennent d'ateliers romains. Le baptistère présente un plan original, peut-être élaboré sur place à partir d'exemples architecturaux régionaux tels que les thermes. Mais, sa cuve est identique à celle de l'église de Es Cap des Port dans l'île de Minorque.

Le chœur de l'église de Sagone, bien que plus modeste, est organisé de la même manière que celui de Mariana. Le premier baptistère, en revanche, est de plan circulaire et peut être rapproché des exemples contemporains d'Aljezares en Espagne, ou encore de Segermes en Tunisie.

À Ajaccio, les constructeurs ont installé l'autel au centre de l'abside, se détachant ainsi de la tradition africaine. Pourtant, la cuve baptismale de plan cruciforme est identique à celle d'Annaba (Algérie). Peut-être est-elle même l'œuvre d'une même équipe de maçons.

On pourrait encore citer l'exemple du complexe de Santa Maria de Rescamone dont l'organisation générale, mais aussi le plan des édifices et de la cuve baptismale peuvent être rapprochés et celui d'Imotski en Croatie.

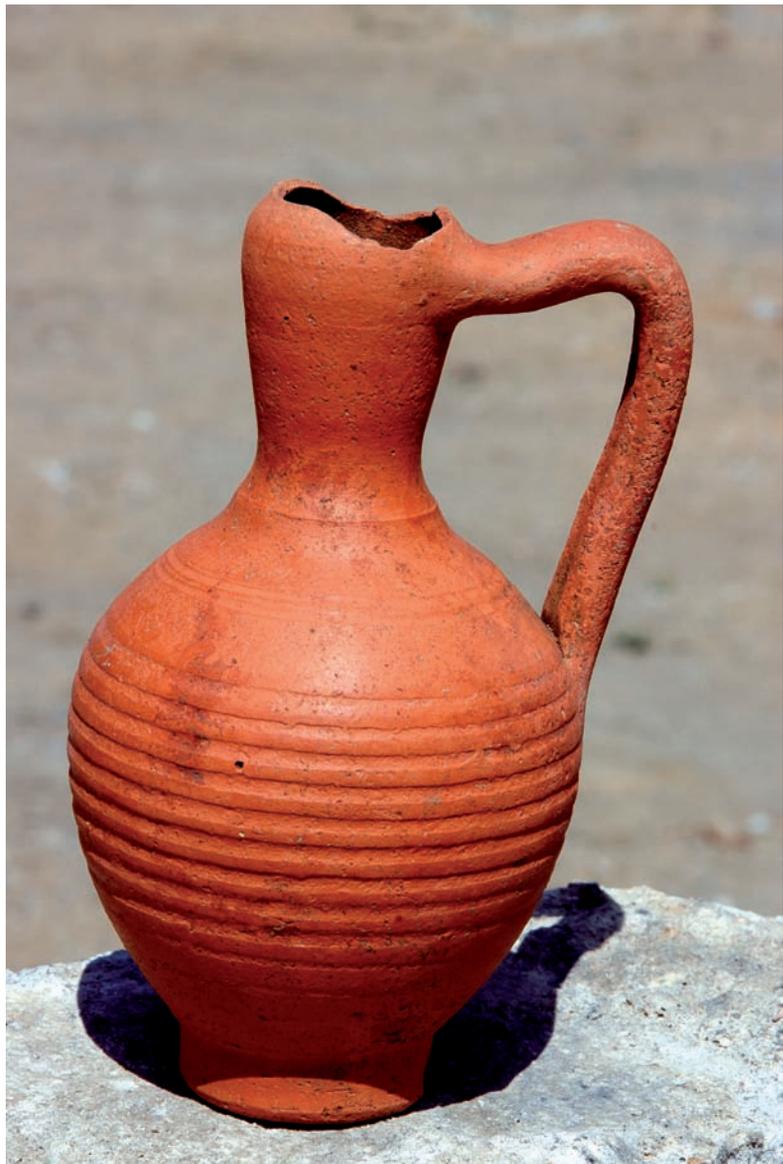
Si ces exemples s'inscrivent dans une fourchette chronologique assez étroite, entre le ^ve et la fin du ^{vi}e siècle, deux ensembles de sculptures témoignent que les apports extérieurs n'ont pas véritablement cessé aux ^{vii}e-^xe siècles. À Mariana, c'est très probablement un atelier de la région toulousaine qui est intervenu pour la réalisation d'un possible baldaquin de marbre décoré de motifs végétaux et animaliers, alors qu'à Aleria, un chapiteau et un fragment d'arcature rappellent par leur décor les réalisations romaines des ^{ix}e-^xe siècles.

Ces influences culturelles sont également perceptibles dans les accessoires vestimentaires et de parure. Ainsi, les épingles à cheveux, les perles colorées ou encore les boucles de ceinture découvertes à Sagone et dans sa proche région, témoignent de contacts avec le monde lombard à partir du ^{vii}e siècle. Mais ces exemples révèlent peut-être davantage la présence d'un petit groupe d'immigrés qu'une réelle évolution du goût. C'est certainement aussi le cas des sépultures d'un type particulier, comme celle à *cupa*, c'est-à-dire couverte d'une voûte maçonnée, mise au jour dans l'église San Parteo de Mariana, qui est unique en Corse et qui constitue l'exemple le plus septentrional actuellement connu en Méditerranée. De la même manière, alors que la pratique qui consiste à déposer des objets dans les tombes (vases, bijoux, monnaies...) a été très tôt abandonnée en Corse, on retrouve à Ajaccio une sépulture du



Boucle et décor de ceinture en bronze, ^{vi}e siècle, découverts à Sant'Appianu de Sagone.

VI^e siècle contenant une cruche d'un type bien particulier, conformément à une coutume très diffusée en Sardaigne au même moment.



Cruche en céramique sigillée d'origine nord-africaine, datant du VI^e siècle. Elle a été retrouvée dans l'une des tombes du site Alban d'Ajaccio.

CONCLUSION

Loin des clichés classiques véhiculés par l'historiographie traditionnelle, profondément marquée par les théories catastrophistes, le Premier Moyen Âge n'apparaît plus aujourd'hui comme une période totalement obscure, marquée par une succession d'épidémies, de guerres, de razzias, qui auraient poussé la population, au demeurant peu nombreuse, à s'exiler sur les plus hautes montagnes de l'île pour y trouver refuge. L'archéologie nous donne à voir, à l'inverse, une période de changements importants durant laquelle se met lentement en place le paysage mais aussi la société de la Corse médiévale et moderne. Loin d'être une île complètement refermée sur elle-même, elle vit pleinement dans son cadre méditerranéen en participant au commerce à grande échelle et en accueillant les hommes et les idées qui font sa diversité et sa richesse.

	Méditerranée occidentale	Corse			
		Évènements marquants	Habitat	Religion	Economie
V ^e siècle	439 Carthage capitale du royaume vandale d'Afrique. 476 fin de l'Empire romain d'Occident.	455 La Corse est intégrée au royaume vandale.	Abandon d'une partie des habitats.	Christianisation. Construction des premières églises.	Développement des échanges avec l'Afrique du Nord.
VI ^e siècle	532 Conquête byzantine de la Méditerranée occidentale.	532 La Corse passe sous la domination byzantine.		Quatre ou cinq évêchés. Survivance de croyances païennes.	
VII ^e siècle	Vers 600 Les Lombards envahissent la plaine du Pô.	La Corse passe sous le contrôle des Lombards.	Mise en place du système de la <i>curtis</i> .		Diminution des échanges avec l'Afrique du Nord.
VIII ^e siècle	754 Pépin le Bref fait la promesse de confirmer la « Donation de Constantin » au pape Étienne II.	Premières razzias sarrasines. La Corse devient propriété pontificale.	Des domaines sont créés ou accaparés par l'aristocratie lombarde installée en Toscane.	Regroupement des évêchés sous l'autorité d'un seul évêque. Première mention d'un monastère.	Échanges avec le Latium.
IX ^e siècle	800 Charlemagne est couronné Empereur. Multiplication des attaques sarrasines.	828 Boniface II est chargé de la défense de la Corse. 846 Adalbert I marquis et tuteur de la Corse.			
X ^e siècle	Paix relative entre le monde chrétien et musulman.	Vers 950 Oberto I ^{er} marquis de Tuscia.			
XI ^e siècle	Début XI ^e siècle Mughaid-al-Amiri tente de s'installer en Sardaigne. 1064 Prise de Palerme par les Pisans.	1016 La flotte pisane remporte une victoire décisive sur le prince de Denia, Mughaid-al-Amiri.			Mise en place de relations commerciales avec Pise puis Gênes.



Sarcophage dit du « Bon Pasteur », début du IV^e siècle, découvert près de la première cathédrale d'Ajaccio. Il est actuellement conservé à la préfecture d'Ajaccio.



Site de Santa Maria de Rescamone.



Vue aérienne du site de Rostino.



Vue du château de Rostino en cours de fouille.



Pise : la cathédrale Santa Maria Assunta et son campanile. Vue extérieure, depuis le sud-ouest. La cathédrale commencée en 1063, a été consacrée en 1118. La Tour penchée est de construction plus récente (1174-1350).

LE SECOND MOYEN ÂGE (XII^e - XV^e SIÈCLES) LA MISE EN PLACE DU PAYSAGE MODERNE

LA CORSE ENTRE PISE, GÈNES ET ARAGON

À partir du XI^e siècle, se constituent sur les rives de la Méditerranée occidentale de puissants États qui fondent leur prospérité sur la domination des routes maritimes. Les cités-États de Pise puis de Gênes contrôlent l'espace tyrrhénien dès le XII^e siècle, pendant que le royaume d'Aragon s'impose à partir du XIII^e siècle comme la grande puissance maritime de l'Espagne chrétienne. La Corse, comme toutes les grandes îles de Méditerranée, devient un enjeu important dans ces nouvelles stratégies.

L'île ne dispose que de ressources naturelles modestes et d'une faible population. Ce n'est donc pas la mise en valeur du territoire qui intéresse les puissances mais plutôt son contrôle, en particulier celui des sites portuaires et leur arrière pays. La Corse ne bénéficie pas non plus de pouvoir local fort, capable d'être un interlocuteur de poids face aux États étrangers qui la convoitent. Les Corses doivent donc, dans un premier temps, s'adapter à des problématiques stratégiques qui les dépassent et sur lesquelles ils n'ont pas prise. On assiste ensuite à l'émergence de projets politiques locaux qui intègrent les enjeux internationaux et tiennent compte des intérêts spécifiquement insulaires.

Le Second Moyen Âge s'ouvre, pour la Corse, sur une longue période de domination pisane. La cité toscane est alors au faîte de sa puissance. Elle dispose depuis le IX^e siècle d'une redoutable flotte grâce à laquelle elle a pris une part active à la lutte contre la piraterie musulmane, dégageant du même coup les routes maritimes depuis la mer Tyrrhénienne vers le reste de la Méditerranée. Elle profite de ses expéditions militaires pour s'implanter en Corse et en Sardaigne à la fin du XI^e siècle. Championne de la *reconquista*, Pise est favorisée par la papauté qui voit en elle un instrument pour ses propres ambitions politiques à un moment où Rome affirme avec force les principes de la théocratie pontificale. La Corse et la Sardaigne appartiennent alors au Patrimoine de Saint-Pierre et par conséquent au pape qui peut en disposer librement. Elevée au rang d'archevêché, la commune toscane reçoit en 1097 l'inféodation pontificale pour la Corse, avec pour mission de réformer les structures politiques et religieuses de l'île. Sous l'impulsion de Pise, la Corse est réorganisée en cinq évêchés, eux même subdivisés en pièves. Un vaste programme de construction d'églises et de cathédrales, imitant les modèles architecturaux de la métropole, inscrit dans le paysage insulaire la marque du *buon governo* pisan. La commune ne néglige pas ses intérêts séculiers et implante à Bonifacio une colonie qui lui assure une escale privilégiée dans les itinéraires maritimes.

L'*imperium* pisan est rapidement contesté par la commune de Gênes, autre puissance maritime, enrichie par les mêmes moyens que sa rivale toscane et attachée aux mêmes ambitions. Ayant obtenu du pape en 1133, qu'une partie des évêchés corses deviennent suffragants de l'archevêque de Gênes, les Génois poussent leur avantage face à Pise. En 1187, ils réussissent un coup de maître en s'emparant de Bonifacio dont ils chassent les Pisans pour en faire une inexpugnable colonie ligure.

Cette influence croissante des cités italiennes dans les affaires de l'île a aussi des conséquences sur la structure de la féodalité insulaire. Entre les XI^e et XIII^e siècles, plusieurs familles venues d'Italie continentale se constituent des seigneuries en Corse, comme dans le Cap Corse, les da Mare et les Avogari d'origine génoise, ou les marquis Obertenghi de Massa dans la haute Balagne. La Chronique de Giovanni della Grossa, écrite au XV^e siècle, rappelle les liens étroits des seigneurs de Cinarca avec la Sardaigne, autre île sous la double influence de Pise et Gênes.

Pendant tout le XIII^e siècle, Gênes monte en puissance au détriment de Pise. Elle implante de nouvelles colonies à Ajaccio et Calvi dans les années 1270-80 et mène plusieurs expéditions militaires dans l'île, avant de remporter une victoire décisive sur la flotte pisane en 1284, au large des îlots de la Meloria. Privée momentanément de sa flotte et en proie à des difficultés internes, Pise reste une cité influente mais perd toute capacité expansionniste face à ses rivaux.

Ce siècle d'affrontement entre États tutélaires est aussi celui de l'affirmation d'un premier projet politique spécifiquement corse visant à unifier l'île sous l'autorité d'un seul seigneur. Cette ambition est incarnée par Giudice de Cinarca, qui utilise des alliances successives avec Pise puis Gênes pour assurer son propre pouvoir face aux seigneurs concurrents. Cette manœuvre, qui s'appuie dans un premier temps sur Gênes, lui est d'abord favorable et Giudice se fait reconnaître en 1264 comme seigneur unique de l'île. Puis, ayant dénoncé l'alliance génoise pour préserver l'indépendance de sa seigneurie, il se tourne vers Pise. Initiative malencontreuse qui lui coûte non seulement son pouvoir mais également sa liberté. Mort dans les prisons de Gênes vers 1304, Giudice, malgré son échec, devient pour la noblesse insulaire un modèle politique à imiter.

En cette fin de XIII^e siècle, la géopolitique méditerranéenne évolue, du fait de l'exacerbation du vaste conflit entre l'Aragon et la famille d'Anjou pour la domination de la Sicile et l'Italie du sud. Le pape Boniface VIII, ennemi des Angevins et grand défenseur du césaropapisme, tente une manœuvre diplomatique audacieuse pour se concilier l'Aragon. Fusionnant les îles de Sardaigne et de Corse en un royaume unique, il inféode cette nouvelle entité au roi Jacques II d'Aragon, par le traité d'Anagni de 1297. Le pontife fait du roi son vassal obligé, réaffirmant ainsi son autorité sur les souverains temporels.



Vue de Gênes. Von Peter Mortier, Amsterdam 1704.

La Corse change de maître et devient une possession théorique du roi d'Aragon, qui rajoute en toute légitimité le *Regnum Sardinie* et *Corsice* à ses nombreuses possessions. Cette initiative pontificale provoque sans surprise l'opposition de Gênes qui, n'ayant pu empêcher la conquête de la Sardaigne en 1325, entre en guerre ouverte contre l'Aragon en 1351 afin d'empêcher les Catalans de s'emparer de la Corse.

Prenant acte de cette nouvelle donne, certains seigneurs du Sud comme les della Rocca, font allégeance à l'Aragon, selon la même logique qui prévalait du temps de Giudice, sans parvenir pour autant à s'imposer comme seigneur unique. Au contraire, l'extrême instabilité de la noblesse insulaire, coupable d'un *malgoverno* endémique, mécontente les populations de l'île. S'intégrant à un vaste mouvement de révoltes anti-seigneuriales que l'on retrouve aussi bien en Provence qu'en Sardaigne, les Corses entrent en révolte contre leurs seigneurs en 1357. Ce mouvement permet à Gênes, malmenée par la pression aragonaise, de reprendre pied de façon durable en Corse.

La commune ligure vit alors une période de grand bouillonnement politique et idéologique. Le doge Simon Boccanegra a profondément réorganisé les institutions communales pour tenter d'imposer un État stable, gouverné par les notables du *popolo* et dont les nobles seraient exclus. Il apporte un soutien sans réserve au mouvement de révolte corse et obtient en 1358 la dédition* des peuples de Corse, libérés de leurs seigneurs, à la commune de Gênes. Outre la proximité idéologique, cette dédition permet d'intégrer la Corse dans le *dominio* génois et de remettre en cause la légitimité strictement féodale des droits de l'Aragon sur l'île.

Dédition : soumission volontaire d'un peuple ou d'une commune à un suzerain. La dédition est confirmée par la rédaction de conventions qui fixent les droits et les devoirs de chacun.

La fin du XIV^e siècle apparaît comme une période particulièrement troublée durant laquelle les seigneurs, désormais soutenus par l'Aragon, parviennent à reprendre le contrôle du sud de l'île, pendant que Gênes, malgré une très grande instabilité interne, réussit à imposer son pouvoir communal sur le nord, définitivement débarrassé de ses structures seigneuriales. De ce chaos émerge une Corse divisée en deux entités bien distinctes : la *Terra del Comune* au nord, sous l'autorité d'un gouverneur génois, garant de la pérennité du système communal et la *Terra dei signori* au sud, contrôlée par les Cinarchesi, tenant d'un ordre seigneurial dont ils sont les derniers représentants. À ces deux ensembles, il convient d'ajouter le Cap Corse, terre seigneuriale des da Mare et des Avogari qui, étant d'origine génoise, ne sont pas considérés comme une menace pour l'ordre communal.



Médaille d'Alphonse V le Grand d'Aragon (1396-1458). Musée archéologique National de Madrid, Espagne.

La première moitié du XV^e siècle est plutôt favorable à l'Aragon, tant en Corse que dans l'ensemble de la Méditerranée occidentale et ce malgré un changement dynastique provoqué par l'extinction de la lignée des comtes-rois de Barcelone et l'arrivée sur le trône de la dynastie des Trastamare. Bénéficiant d'une succession de souverains de qualité, dont le plus prestigieux est Alphonse V, la monarchie aragonaise avance ses pions sur l'échiquier méditerranéen et particulièrement italien. L'Aragon, qui contrôle la Sicile, a fini par soumettre la Sardaigne et lorgne désormais sur le royaume de Naples qu'il finit par enlever aux Angevins en 1442. Gênes, épuisée après un long conflit avec Venise, se débat alors dans une instabilité politique chronique qui la contraint à une action strictement défensive face aux ambitions de son rival.

En Corse, l'Aragon dispose maintenant d'un parti de fidèles incarné par de grandes figures issues des Cinarchesi. Arrigo della Rocca puis Vincentello d'Istria reçoivent des titres d'officiers royaux (lieutenant du roi pour le premier, vice-roi pour le second) ainsi qu'une aide militaire et financière de la part de leur suzerain. En échange, ils bataillent sur terre et sur mer pour prendre le contrôle de la Corse et nuire aux intérêts génois. Tenir pour l'Aragon profite à ces seigneurs, qui parviennent à se faire proclamer comte de Corse, signe de leur autorité sur l'ensemble de l'île. Mais ils souffrent de l'inconstance des souverains catalans, pour qui la Corse n'est qu'un enjeu secondaire dans lequel ils s'investissent trop peu ou trop tard. Après avoir soumis la Sardaigne en 1418, Alphonse V lance en 1420 une impressionnante armée d'invasion sur la Corse, alors tenue par son vice-roi Vincentello d'Istria. Mais après des succès initiaux, l'expédition échoue devant Bonifacio que les Génois parviennent à ravitailler. Le roi, à qui l'on vient de proposer la succession du royaume de Naples, délaisse sa conquête pour concentrer ses forces sur cet objectif autrement plus prometteur. Malgré la mort de Vincentello en 1434, Alphonse V, bien décidé à rabaisser définitivement son rival gé-

nois, ne renonce pas à s'emparer de l'île. Il engage ponctuellement d'importants moyens pour soutenir ses nouveaux vice-rois mais ne parvient plus à menacer durablement l'influence de Gênes en Corse.

Les années 1450 constituent un nouveau tournant dans la géopolitique méditerranéenne. La prise de Constantinople par les Turcs en 1453 marque le tarissement des échanges avec l'Orient, qui avaient fait la richesse de Gênes, et le retour de la menace musulmane dans une mer contrôlée depuis quatre siècles par les chrétiens. Les puissances italiennes, directement concernées par l'expansion ottomane, acceptent de négocier une trêve générale sous l'autorité du pape, concrétisée par la paix de Lodi en 1454. La confrontation entre Gênes et l'Aragon s'apaise progressivement puis s'efface après la mort du roi Alphonse V en 1458.

En 1453, la commune de Gênes, toujours incapable de trouver une stabilité politique, délègue la gestion de la Corse à l'Office de Saint Georges, une puissante association d'hommes d'affaires et d'aristocrates génois, bien décidés à soumettre et faire fructifier ce territoire trop longtemps délaissé. Mais entre 1464 et 1479, Gênes et donc la Corse, passent sous le contrôle du duché de Milan, ce qui empêche la mise en œuvre des projets de l'Office.

Ce dernier reprend pied dans l'île en 1483 et s'assure de la *Terra del Comune* qui avait reçu une nouvelle organisation, garantie par des statuts, dès 1453. Il mène ensuite une longue lutte contre les Cinarchesi pour briser l'indépendance de la *Terra dei Signori*. Les seigneurs sudistes, privés du soutien aragonais devenu anachronique, se soumettent, à l'instar des Istria et des Ornano-Bozzi ou disparaissent comme les Leca et les della Rocca, dont les seigneuries sont démantelées dans les années 1510. Pour s'assurer du contrôle mais aussi de la mise en valeur du territoire, l'Office de Saint-Georges se dote d'une série de places fortes maritimes qui s'ajoutent aux vieilles colonies de Bonifacio et Calvi. Ajaccio, Saint-Florent, Algajola et Bastia, nouvelle résidence du gouverneur, sont bâties ou renforcées, dans les années 1480-1490. La Corse intègre progressivement les structures du *dominio* génois pour devenir « la troisième Rivière » des possessions de la République ligurie.

Au-delà des rivages de la Corse s'organise un monde nouveau. Les Turcs, maîtres du Maghreb, attaquent maintenant les côtes italiennes. Les présides qui avaient été édifiés par l'Office pour soumettre les Corses rebelles deviennent la clé de voûte de la défense de l'île face à cette nouvelle menace. Le royaume d'Aragon fusionne en 1492 avec la Castille pour constituer l'Espagne, nouvelle superpuissance méditerranéenne qui, après avoir chassé les musulmans et conquis le Royaume de Naples, finance des expéditions prometteuses vers l'Atlantique. Gênes, comme tous les autres États italiens fait maintenant face aux ambitions des rois de France qui, en-



Vue du fortin de Saint-Florent.

gagés en Italie depuis 1494, revendiquent leurs droits sur Naples puis sur le Milanais. Au cœur de ces nouvelles stratégies conflictuelles, entre royaume de France, Empire espagnol et Empire ottoman, la Corse génoise, « cavalier entre l'Italie et l'Espagne » retrouve tout son intérêt stratégique.

LE RENOUVEAU DE L'ÉGLISE DE CORSE : DE LA MISE EN PLACE DES CIRCONSCRIPTIONS RELIGIEUSES À LA CONSTRUCTION DES ÉDIFICES DE CULTE

Depuis la reconnaissance de la « Donation de Constantin » par le roi des Francs Pépin le Bref (715-768), la Corse fait officiellement partie du patrimoine de Saint-Pierre, c'est-à-dire des biens placés sous le contrôle du pape.

En 1077, Grégoire VII (1073-1085) entreprend de réaffirmer l'autorité pontificale et de réformer l'Église. Il aspire à une totale domination spirituelle et temporelle sur l'île, à une réorganisation des institutions en faisant table rase de l'existant et en rétablissant l'ordre moral et la discipline parmi les fidèles et les clercs. Il faut détruire et reconstruire selon le modèle idéalisé d'une Église primitive toute puissante. Les moyens mis en œuvre pour atteindre ces objectifs ambitieux sont bien pensés et la mission parfaitement organisée. Le pape procède à la création d'un vicariat* induisant la délégation des pouvoirs tant spirituels que temporels. Cette fonction de vicaire échoit à Landolfo, évêque de Pise. À partir de 1091, le pape Urbain II (1088-1099) va aller plus loin encore dans cette politique en cédant l'île à l'évêque de Pise et en lui attribuant le titre d'archevêque avec pouvoirs métropolitains* sur la Corse. Ces concessions sont à l'origine de trois phénomènes qui ont modifié profondément et durablement le paysage insulaire ainsi que tout le système ecclésiastique.

Dans un tout premier temps, les évêchés primitifs sont réactifs. L'île en compte alors cinq : Mariana, Aleria, Ajaccio, Sagone et Nebbio. En 1133, Aleria, Ajaccio et Sagone sont placés sous le contrôle de l'archevêque de Pise, quant à Mariana, Nebbio et au nouvel évêché d'Accia, ils sont confiés à l'archevêque de Gênes.

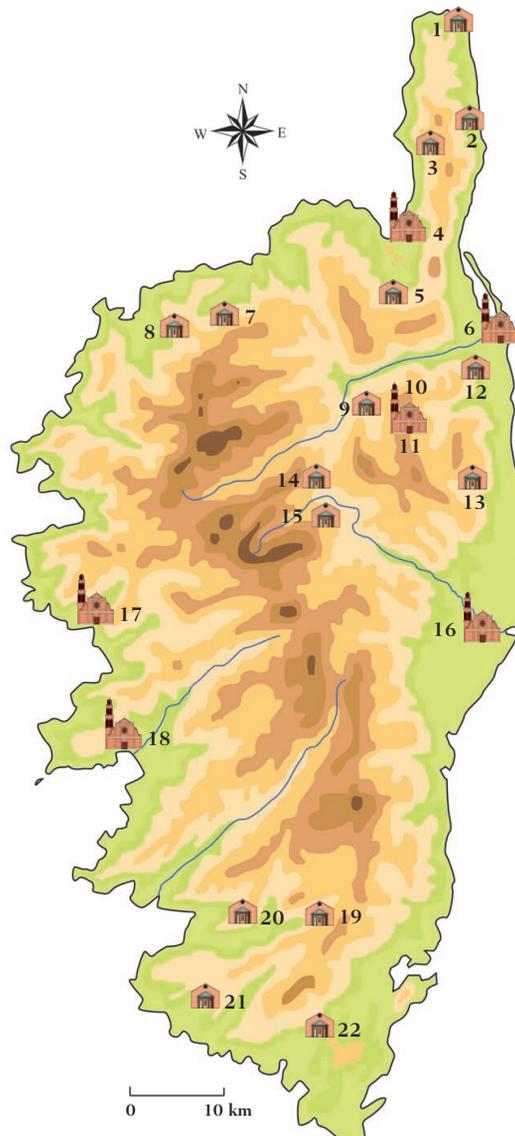
Ces diocèses sont subdivisés en pièves, sortes de grandes paroisses rurales ; on en dénombre plus de 70. Une église est placée à la tête de chacune de ces circonscriptions religieuses. Par extension elle prend également le nom de piève. Située en général au centre du réseau d'habitats, souvent isolée, elle détient, avec la cathédrale, le monopole de la fonction baptismale au moins jusqu'au XIV^e siècle, mais souvent plus tardivement encore. De nombreuses églises secondaires ou chapelles sont érigées dans les campagnes. Elles peuvent remplir une mission de relais de la piève au plus près de la population, mais il existe aussi beaucoup d'édifices privés, liés à la dévotion personnelle.

Pouvoir métropolitain : pouvoir conférant à un archevêque la capacité de nommer des évêques.

Vicariat : forme de juridiction dans l'Église catholique.



Église de San Quilicu - Montilati.



Édifices de culte

1. Santa Maria di a Chjappella
2. San Michele - Sisco
3. San Quilicu - Olcani
4. Nebbio - Saint-Florent
5. San Michele - Murato
6. Cathédrale de Mariana
7. A Trinità - Aregno
8. San Petru è San Paulu - Lumio
9. Santa Maria di Rescamone
10. San Petru d'Accia
11. Cathédrale d'Accia
12. San Brancaziu - Castellare
13. Santa Cristina - Campuloro
14. Santa Mariona - Corte
15. San Ghjuvanni - Venaco
16. Cathédrale d'Aleria
17. Cathédrale de Sagone
18. Cathédrale d'Ajaccio
19. San Ghjuvanni - Carbini
20. San Ghjuvanni - Tallano
21. San Ghjuvanni - Grossa
22. San Quilicu - Montilati



Cathédrale

Église ou chapelle

Édifices de culte médiévaux.

Enfin, dès les années 1080, de grandes abbayes de Toscane et de Ligurie s'implantent dans l'île grâce aux largesses de quelques évêques et de propriétaires terriens laïcs. Trois établissements, tous situés sur de petites îles entre la Corse et l'Italie, occupent alors le devant de la scène : San Gorgonio de la Gorgone, San Venerio de Tino, San Mamiliano de Montecristo. Ils parviennent ainsi à se tailler d'immenses et puissantes seigneuries foncières. Bien qu'ils ne fondent pas dans l'île de nouveaux monastères dynamiques, ils participent activement à l'encadrement des fidèles. Les possessions sont le plus souvent gérées depuis un modeste prieuré tenu par un ou deux moines. Quelques autres monastères, comme San Bartolomeo del Fossato (Gênes), San Quirico de Populonia (Toscane), San Benigno de Fruttuaria (Piémont), San Martino de la Gallinara (Ligurie) possèdent aussi des églises, des maisons et des terres, mais sont globalement moins bien dotés. S'y ajoutaient encore des hôpitaux, voués à l'accueil des malades, des pauvres, des voyageurs et des marchands. Petits ensembles, certainement le plus souvent simplement constitués d'une maison et d'une chapelle, ils étaient situés le long des chemins les plus importants, presque toujours en relation avec un port, un pont ou un passage à gué. Fondés par des laïcs et des ecclésiastiques, ils sont cédés encore une fois à des institutions continentales parmi lesquelles deux sont situées à Pise : l'hôpital de la Miséricorde et celui de San Leonardo del Stagno.

Ce sont ainsi plus de 600 édifices de culte qui voient le jour entre le XI^e et le début du XIII^e siècle. Bien que l'île se trouve ainsi suréquipée, les textes nous renvoient l'image d'un clergé déficient, mal formé, souvent accusé de simonie* et de concubinage, alors que les évêques, originaires de terre ferme, ne résident pas toujours dans l'île, mais en Italie.

Cul-de-four (voûte en) : voûte en quart de sphère qui couvre généralement les absides de plan semi-circulaire.

Imposte : pierre saillante située au sommet d'un piédroit ou d'un pilastre.

Lésène : bande verticale de faible relief pratiquée dans l'épaisseur d'un mur.

Modillon : petit bloc de pierre sculpté soutenant une corniche ou des arcatures.

Simonie : achat et vente de biens spirituels, tout particulièrement d'un sacrement, et par conséquent, d'une charge ecclésiastique.

L'architecture religieuse

L'architecture religieuse du Second Moyen Âge est caractérisée en Corse par l'importation de nouveaux savoir-faire et de styles architecturaux élaborés principalement en Catalogne, en Lombardie et en Toscane. En effet, la construction d'un important réseau d'édifices de culte permet l'introduction puis la diffusion de procédés techniques remis au goût du jour sur les grands chantiers de terre ferme peu de temps auparavant. C'est alors une véritable renaissance de l'architecture que connaît la Corse entre le dernier tiers du XI^e et le début du XIII^e siècle. Ce processus d'introduction de savoir-faire, et particulièrement de la pierre de taille, accompagné de la diffusion du style roman, se fait par le déplacement d'équipes spécialisées dont il est parfois possible de suivre les itinéraires à travers les îles, depuis Elbe jusqu'à la Corse en passant par la Sardaigne.

Les églises et chapelles sont de petite taille, le plus souvent à nef unique terminée vers l'est par une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four. Trois églises, Santa Mariona (Corte), Santa Cristina (Campoloro) et Santa Maria di a Chjappella dans le Cap, possèdent deux absides et un seul édifice, San Brancaziu (Castellare de Casinca), en possède trois. On ne connaît à l'heure actuelle que six édifices présentant un plan à trois nefs, séparées par des piles maçonnées et pourvus d'une seule abside. C'est le cas en particulier des cathédrales de Nebbio, Mariana et probablement Aleria. À l'exception de la petite chapelle San Quilicu di Montilati à Figari, dotée d'une voûte en berceau plein cintre, toutes les nefs sont couvertes d'une charpente en bois apparente qui supportaient à l'origine une toiture en tuiles ou en dalles de pierre. Si les matériaux de construction locaux ont largement été privilégiés, les constructeurs ont parfois été cherchés des pierres dans des carrières relativement éloignées (jusqu'à 30 km). Ces choix étaient principalement motivés par un souci esthétique, un désir de jouer sur la variété des couleurs ou des textures.*



Église de San Ghjuvanni (Corte).

C'est en Lombardie et en Catalogne que l'on doit rechercher les modèles des églises San Ghjuvanni (Venaco), Santa Maria de Rescamone, San Quilicu à Olcani et San Michele à Sisco, dont les murs des absides sont construits en petits blocs de pierre et scandés de pilastres sur lesquels reposent directement les arcatures.

L'église San Petru à San Paulu (Lumio) témoigne, quant à elle, d'influences plus proprement toscanes. Ses murs, construits en gros blocs de granite parfaitement taillés, sont décorés de pilastres terminés par des chapiteaux supportant des arcatures à double ressauts, sous lesquelles ont été placées des fenêtres étroites ainsi que des décors géométriques en creux, circulaires ou losangiques. Des sculptures en bas relief représentant des végétaux, des animaux ou des motifs géométriques sont réparties sur les chapiteaux, les impostes et entre les arcatures. Deux lions en ronde-bosse, insérés dans la façade occidentale lors des restaurations du XVIII^e siècle, devaient à l'origine soutenir les colonnes d'un petit portique. Tous ces éléments se retrouvent dans des églises de Lucques et de Pise.*

En 1119, la cathédrale de Mariana, dite la « Canonica », est construite à quelques mètres au nord du complexe épiscopal paléochrétien. Elle est organisée selon un plan à trois nefs séparées par des piles. Les murs sont construits en blocs de schistes cipolins provenant du Cap, parfaitement taillés, disposés de manière à faire alterner des assises hautes et minces selon un rythme irrégulier créant un effet de rayures horizontales accentué par l'utilisation de pierres de tonalités légèrement différentes. Cette technique renvoie clairement au style roman de la ville de Lucques et plus particulièrement à l'église de Sant'Alessandro. En revanche, l'organisation de la façade occidentale, scandée par des lésènes qui la divisent en trois registres verticaux, rappelle celle de l'église Santa Maria del Regno d'Ardara en Sardaigne, mais également celle de l'église San Sisto de Pise. Les décors sculptés sont peu nombreux, très sobres et de facture diversifiée. Ils se limitent à l'abside où les arcatures aveugles retombent alternativement sur des modillons* à crochet et des pilastres terminés par des chapiteaux très simples, et au portail principal constitué d'un arc sculpté d'une frise d'animaux et d'un linteau décoré d'entrelacs. Sur la façade sud ont été insérés trois blocs sculptés de motifs géométriques absolument identiques à ceux qui sont visibles à Pise, sur la façade du palais canonial et sur le portail de l'église San Sepolcro.*

C'est aussi à Pise et dans sa très proche région qu'il faut aller rechercher les modèles des églises de Grossa, Carbini et Tallano, toutes trois placées sous le patronage de San Ghjuvan Battista, ou encore de la cathédrale de Nebbio, Santa Maria Assunta de Saint-Florent dont l'architecture et l'ornementation sont inspirées par l'abside du Dôme de Pise. L'insertion dans les murs de bols de céramique décorés ainsi que l'utilisation de la bichromie, comme dans les chapelles de San Michele à Murato et de la Trinité d'Aregno, souligne la diffusion en Corse d'un courant déjà attesté en Sardaigne avec l'église de San Nicola d'Ottana.

D'autres séries d'églises, souvent concentrées dans de petites régions, présentent des caractéristiques communes qui permettent peut-être de les attribuer à des équipes de bâtisseurs régionaux. Les murs sont construits en moellons réguliers, simplement dégrossis, mais aussi de blocs taillés plus finement surtout placés dans les angles et près des ouvertures. Le décor sculpté y est fort simple et souvent même inexistant. Cette architecture est peut-être issue d'une maturation sur place et d'une adaptation aux matériaux locaux de procédés introduits par les grandes équipes.



Église de San Petru è San Paulu - Lumio (détail).



Cathédrale de Mariana dite la « Canonica ». Détail du portail principal : arc sculpté d'animaux et linteau décoré d'entrelacs.



Cathédrale de Nebbio, Santa Maria Assunta de Saint-Florent.



Église de San Ghjuvanni di Carbini.

La Corse de la fin du Moyen Âge est aussi marquée par une profonde transformation des structures religieuses. Les réseaux mis en place dans le courant du XII^e siècle sont peu à peu désorganisés et dès la fin du XVI^e siècle de nouvelles paroisses apparaissent, entraînant l'abandon des vieilles pievès. Les premiers frères mineurs s'implantent dans l'île au XIV^e siècle. Ils sont encore peu nombreux et ne jouent qu'un rôle très secondaire dans la société insulaire bien que leur venue ait été la conséquence d'une volonté politique papale, mais aussi d'une conjoncture favorable. Ce n'est en réalité qu'au XV^e siècle que les couvents franciscains se sont multipliés et développés. Quoiqu'il en soit, on voit apparaître à ce moment dans l'île des religieux engagés dans une voie spirituelle nouvelle, en relation avec l'idéal franciscain. De même, on rencontre les prémices d'une profonde mutation, aussi bien chez les clercs que chez les laïcs. Ces derniers se rassemblent alors pour structurer de nouvelles formes de dévotion et de sociabilité.



Détails du décor de l'église San Michele (Murato) : fenêtre.

C'est dans ce contexte que de nouveaux édifices de culte voient le jour. Il s'agit tout d'abord d'églises et de chapelles secondaires. Elles apparaissent comme des lieux de dévotion privilégiés, souvent richement décorés à fresques. Les couvents, principalement franciscains, viennent renforcer un réseau d'édifices déjà très dense, mais s'imposent aussi comme des structures concurrentes qui seront amenées à jouer un rôle fondamental au sein de la communauté chrétienne, aussi bien en milieu urbain que dans les campagnes. Enfin, les anciennes cathédrales, rebâties au XII^e siècle sur les ruines des églises paléochrétiennes, font l'objet de dernières transformations avant d'être abandonnées. Les sièges épiscopaux sont en effet transférés au XVI^e siècle pour des raisons de sécurité, mais surtout pour s'adapter à la nouvelle organisation de l'habitat.



Détails du décor de l'église San Michele (Murato) : personnage en haut relief de la façade principale.

L'importante activité édilitaire du XV^e siècle suggère la présence d'équipes de bâtisseurs spécialisés, d'origine locale ou venues de l'extérieur. Leurs réalisations témoignent de l'acquisition de nouvelles techniques et d'un nouveau style architectural qui présentent de nombreux points communs avec ceux mis en œuvre dans le nord-ouest de la péninsule italienne. De même, l'extrême fin du Moyen Âge et le tout début de l'époque moderne sont aussi marqués par le foisonnement des décors et des objets de dévotion dans les lieux de culte. Des sculptures sur marbre et sur ivoire sont importées d'Italie pour les sanctuaires les plus riches, mais aussi de grands retables peints et des fresques couvrent les murs des chapelles.

Ces œuvres d'art témoignent d'une intense activité religieuse et artistique durant la seconde moitié du XV^e siècle, mais aussi des échanges et des relations étroites qui se sont établies entre les artistes du bassin nord-occidental de la Méditerranée.



Église de la Trinité - Aregno.



Église San Michele - Murato.



Fresque datant du xv^e siècle, décor de l'abside de la chapelle San Tumasgiu de Pasturiccia.

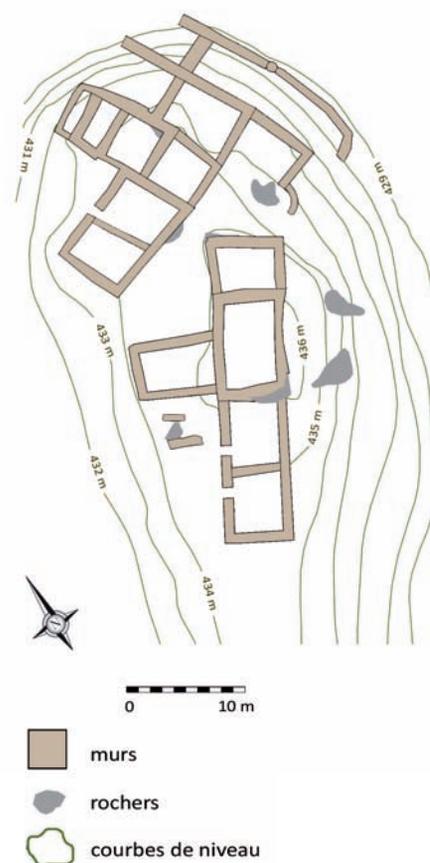
La croissance de l'habitat

Au XII^e siècle la population se fixe désormais à mi-hauteur, principalement à flanc de montagne. Pour autant, les zones littorales ne sont pas désertées. Les terres alluvionnaires fertiles des fonds de vallées, autour de l'embouchure des cours d'eau, les coteaux ensoleillés, mais également les forêts et les étangs, constituent des enjeux majeurs du développement économique. Leur mise en valeur participe largement à la montée en puissance de quelques grands lignages seigneuriaux.

L'habitat, tel qu'il est apparu durant les siècles antérieurs, évolue peu ou pas. Il reste formé autour du noyau familial et ne compte que quelques maisons auxquelles sont rattachés des terres et des bâtiments d'exploitation. Le nombre de ces petits centres semble en revanche s'accroître au fil des siècles, au rythme d'une croissance démographique lente mais continue.

Cette croissance est à l'origine, tout au long de ce Second Moyen Âge, du développement des centres les plus dynamiques et les plus industriels, mais aussi de la création de nouveaux habitats. C'est dans le courant des XIV^e et XV^e siècles que ce phénomène est le plus marquant. Installés sur les marges des territoires, ces nouveaux habitats fonctionnent comme des établissements pionniers axés sur l'exploitation d'un petit terroir. Souvent très modestes, de deux à six maisons, ils peuvent très exceptionnellement atteindre des dimensions plus imposantes comme à l'Ortolo qui compte près de 30 habitations autour des années 1500. Toutefois, l'ensemble revêt un aspect inorganisé, avec ses multiples quartiers séparés par des zones non bâties.

De fait, cet habitat est très majoritairement dispersé. Il existe néanmoins des formes de sociabilité à plusieurs niveaux, notamment dans le cadre de la *villa*. Il s'agit d'un ensemble de



Plan du village de Cariolu, fondé dans le courant du XV^e siècle et abandonné au XVI^e siècle.



Maison du village castral de Rostino, XIV^e siècle.



Maison du village de l'Ortolo. Le linteau de la porte d'entrée repose sur deux corbeaux et une meurtrière est encore observable sur la paroi de gauche.

lieux habités, espacés les uns des autres de quelques dizaines à plusieurs centaines de mètres. Ces *villae* sont, elles-mêmes, regroupées au sein de la piève qui garde, jusqu'à la toute fin du Moyen Âge, une valeur avant tout religieuse et sociale. Mais en règle générale, l'église est presque toujours isolée, à l'écart des habitats qu'elle dessert. Elle constitue un point fort du paysage, symbole de la communauté.

La maison, un espace de vie et de travail

Les caractères généraux des habitations du Second Moyen Âge sont assez homogènes pour l'ensemble de l'île. Le plus souvent, les maisons sont concentrées dans un secteur où leur organisation répond à la morphologie du relief. Les dimensions et l'équipement des pièces reflètent, quant à eux, des fonctions variables : espace de travail, de vie, de stockage.

L'édification de bâtiments est souvent précédée de travaux d'aménagement du substrat rocheux ; le décaissement fournit alors une quantité importante de pierres qu'il n'est pas toujours nécessaire de dégrossir. Seuls les blocs, situés au niveau des ouvertures et dans une moindre mesure des angles, font l'objet d'une mise en forme grossière à l'aide d'outils de taille. Les

pierres sont liées entre elles avec de la terre argileuse et l'emploi de liant à base de chaux reste rare. Dans certains cas, les murs suivent les irrégularités du terrain. Les constructeurs utilisent le relief et les massifs rocheux présents en les intégrant avec plus ou moins de succès dans la construction. Si cette utilisation du substrat a permis d'économiser des moellons et l'accélération de la construction, elle a, en revanche, entraîné une perte de place certaine et rendu l'aménagement de l'espace intérieur plus complexe.



Cette maison du village de Muntichji, xv^e siècle, est caractéristique du mode de construction qui prend appui sur les blocs rocheux en place.

Les portes, situées au rez-de-chaussée, ainsi que les fenêtres peuvent être larges afin de laisser entrer la lumière et faciliter la circulation. Cela est surtout le cas lorsque les pièces sont utilisées comme lieu de travail. Elles sont fermées par des



volets en bois montés sur des charnières métalliques. Certaines disposent même de serrures. En revanche, le verre est absent.

Les toits sont en appentis ou en bâtière. La nature de la couverture varie suivant les régions. La lauze, de fines plaques de schiste, est presque systématiquement employée dans le nord-est de la Corse. Dans le sud, les matériaux périssables tels que la paille, le bois ou les tuiles en terre cuite semblent dominer.

Ces maisons possèdent souvent un étage sur plancher, accessible par une échelle intérieure ou un escalier en pierres situé à l'extérieur de l'habitation.

Le sol d'occupation est formé de terre battue et doit être entretenu fréquemment pour éviter un exhaussement trop important de son épaisseur. C'est sur ce niveau d'occupation que se trouvent les foyers disposés à même le sol. Ces aménagements sont la principale source artificielle de chaleur et de lumière.

Cette maison est conçue comme un espace polyvalent, l'homme y vit et y travaille. L'étage est réservé au logement alors que le rez-de-chaussée a une fonction principalement agricole et/ou artisanale. Il n'est donc pas exclu d'y abriter aussi certains animaux.

Dans le courant du ^{xv}^e siècle, un modèle d'architecture s'impose conjointement dans l'île, le nord-ouest de la péninsule italienne (Toscane, Ligurie, Piémont, Lombardie, Val d'Aoste) et la Provence orientale. Il s'oppose radicalement aux modèles diffusés jusqu'alors.

Bergerie actuelle avec son toit en lauze. Ce type de couverture permet une meilleure conservation de l'habitat dans le temps.

Maison du xv^e siècle
de Valle di Campoloro.



Les réalisations, dont les plus anciennes sont datées par des inscriptions lapidaires du début du xv^e siècle, se caractérisent par l'utilisation de pierres de taille pour la construction des chaînages d'angles et des ouvertures, de linteaux sur corbeaux et de baies, parfois géminées, en arc plein cintre, plus rarement en arc brisé. L'intégration de décors sculptés et d'inscriptions indiquant la date de construction est assez fréquente.

Les nouvelles villes

Ce n'est que dans le courant du xiii^e siècle qu'une partie de la population se regroupe au pied d'un château. Ce type d'habitat demeure toutefois fort marginal en dehors des entreprises de colonisation conduites par Pise et surtout par Gênes. Les

*Orthonormé : plan construit à partir
d'axes se coupant à angle droit.*



Le village de Sant'Antonino en Balagne.

plus importants d'entre eux, Bonifacio et Calvi, donneront naissance aux premières villes peuplées, au moins dans un premier temps, principalement d'immigrants.

Perchée sur des promontoires dominant la mer et protégée par de hauts remparts, l'agglomération est organisée selon un plan régulier, concentrique à Calvi et orthonormé* à Bonifacio. Les maisons, parfaitement alignées, présentent un répertoire architectural propre aux constructions médiévales : grandes arcatures, fenêtres à arc en plein cintre ou

brisé, baies géminées, bandes arcaturées. On retrouve dans l'organisation générale des volumes et des décors, toutes les caractéristiques classiques de l'architecture civile génoise et plus particulièrement de la maison dite « de marchand ». Le regroupement des fonctions d'habitation et commerciales dans une seule unité, induit une fonction spécifique de chaque niveau. Le rez-de-chaussée, s'ouvrant sur la rue par des grandes arcades, abrite les boutiques, tandis que les étages accueillent les espaces privés. La façade principale est décorée de frises et de bandes arcaturées reposant sur de petits modillons* moulurés, mais aussi de fenêtres géminées* ou de baies triples avec colonnettes.



Bonifacio, maison dite des Podestats, XIII^e - XIV^e siècle.

Vers le XV^e siècle, la politique de domination génoise entraîne le développement de nouveaux centres urbains côtiers qui vont jouer un rôle politique et économique majeur durant les siècles à venir. Bonifacio et Calvi sont l'une transformée et l'autre rebâtie, alors que Bastia est officiellement créée en 1476 et Ajaccio en 1492. Des ensembles plus modestes sont érigés à Saint-Florent, Algajola dans les années 1440 et plus tard à Porto-Vecchio en 1542. Toutes ces places littorales sont bâties autour d'une forteresse et sont protégées par un système de remparts. Toutefois, elles ne connaissent un véritable développement monumental qu'à partir du XVI^e siècle.

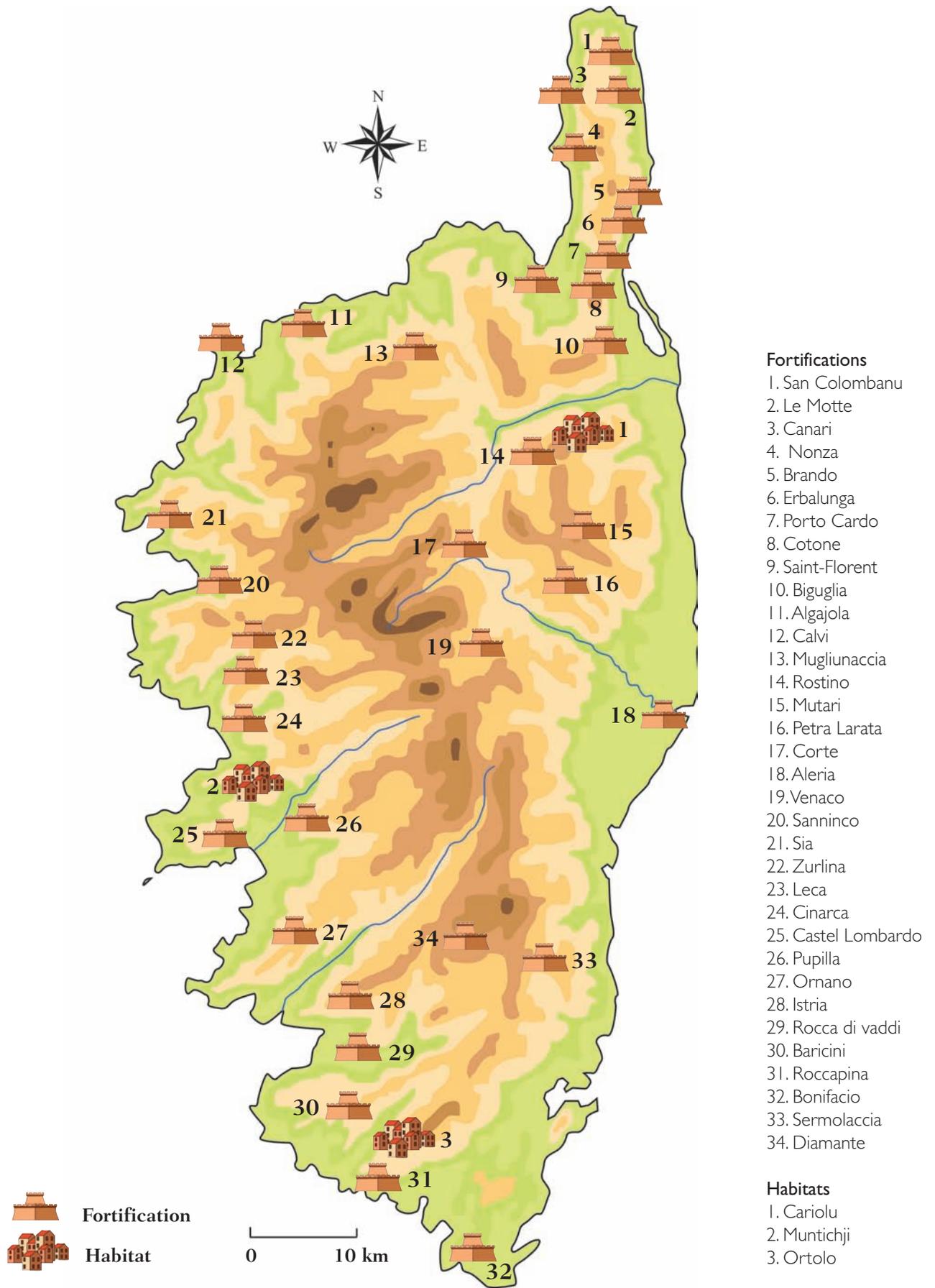
L'abandon des habitats

La Corse n'a pas échappé à la grande vague d'abandons qui touche le continent européen durant tout le Moyen Âge. Néanmoins, les recherches archéologiques et la documentation écrite permettent d'estimer le nombre d'habitats désertés définitivement avant 1600 à environ une centaine, contre plus de 800 en Sardaigne ! Il s'agit donc d'un phénomène d'une ampleur plutôt faible. Et si les guerres n'ont pas épargné la Corse durant le Second Moyen Âge, elles ne semblent pas pour autant avoir été à l'origine de coupes sombres dans la population, pas plus d'ailleurs que les épidémies de peste, qui ne sont véritablement documentées qu'au XV^e siècle. Au total, ces abandons paraissent essentiellement liés à la révolte antiseigneuriale de 1357 et à l'échec des entreprises de colonisation étrangères, à la guerre contre Gênes qui a des répercussions importantes sur le peuplement jusqu'au milieu du XVI^e siècle, puis aux razzias barbaresques qui entraînent la désertion de plusieurs zones littorales.



Maison de Bonifacio, XIV^e siècle.

Géminé : double.



Fortifications et habitats au Second Moyen Âge.

La naissance des seigneuries et l'érection des fortifications

Les concessions pontificales de 1091 et 1092 conduisent à placer la Corse sous l'autorité spirituelle de l'archevêque de Pise. Parallèlement, le marquis de Massa, issu d'une très puissante famille de la région de Massa Carrare, est envoyé dans l'île afin d'y assurer l'ordre en tant que représentant du pouvoir politique. De fait, ses descendants directs prennent le titre de marquis de Massa et de Corse.

C'est une réorganisation en profondeur qui est entreprise. L'une des premières et des plus importantes conséquences de cette mainmise étrangère est l'ouverture de l'île sur l'espace tyrrhénien. Les contacts avec la péninsule italienne se font ainsi plus nombreux et plus réguliers, notamment avec les grandes cités maritimes, Pise et Gênes.

Cette ouverture favorise un développement rapide de l'économie locale, bien perceptible à travers trois éléments significatifs. On constate d'une part l'activation du marché de la terre, documenté par des actes de transaction qui permettent de suivre en particulier la constitution des grandes seigneuries ecclésiastiques dépendantes des monastères de la Gorgone, de Tino et de Montecristo. D'autre part, la réorganisation de l'Église locale, sous le contrôle des archevêques de Pise et de Gênes, est à l'origine de l'ouverture de plusieurs centaines de chantiers de constructions d'églises et de chapelles destinées à encadrer la population en assurant la *cura animarum*, la cure des âmes, mais aussi à venir en aide aux plus pauvres et aux voyageurs. Enfin, les fouilles archéologiques ont montré que de nouveaux circuits commerciaux se dessinent. Des objets manufacturés, souvent de luxe, sont importés d'Espagne, d'Afrique du Nord ou encore d'Italie, jusqu'à l'intérieur de l'île et probablement échangés contre des produits agricoles. La circulation monétaire, si elle est bien attestée dès cette haute époque, reste en revanche probablement limitée à des usages très spécifiques.

Ce nouveau dynamisme profite avant tout à l'aristocratie locale, détentrice de la terre. Jusqu'ici, celle-ci a appuyé son pouvoir sur la possession des richesses bien plus que sur sa capacité à faire la guerre ou sur un quelconque rôle politique.

La mort du marquis de Massa et de Corse Ugo, peu après 1124, et le conflit pisano-génois, dont l'enjeu est justement la possession de la Corse, ouvrent sur une phase de déclin de l'autorité étrangère largement profitable au petit groupe dominant local qui s'approprie les droits qui relevaient antérieurement du marquis.

Ce bouleversement, que l'on situe chronologiquement vers le second quart du XIII^e siècle, a pour effet principal la construction des premières fortifications privées, à l'initiative des grands lignages. Erigées pour conquérir de nouveaux territoires, pour défendre les frontières ou simplement pour impo-

ser l'autorité d'une puissante famille sur un groupe d'hommes, elles deviennent bientôt le siège de vastes seigneuries.

Ainsi, dans le courant du XII^e siècle, une nouvelle géographie politique se dessine. L'île est divisée en une trentaine de seigneuries, dominées par de grands lignages. Il s'agit le plus souvent de co-seigneuries constituées par des parents proches et représentées officiellement par une seule personne. Le patrimoine familial semble ne pas être partagé mais confié en gestion aux hommes des différents rameaux d'une même famille. Eux seuls ont le privilège de mener des expéditions militaires à cheval. Des fidèles leurs sont associés, probablement nobles, amis, parents éloignés ou liés à la famille par le mariage. Ceux-ci peuvent remplir la mission de régisseurs, de sergents, de *castaldi*, à qui étaient confiées la garde de châteaux ou des charges de commandement. Autour d'eux gravitent une multitude d'hommes, de condition inférieure, liés par un serment vassalique. Ils ont juré fidélité au seigneur et s'engagent à le servir et à l'aider en échange d'un fief qui semble toujours être une terre.

On estime que vers 1300 l'île compte plus de 300 fortifications. Elles sont organisées en réseaux et fortement hiérarchisées, comprenant parfois jusqu'à une vingtaine de places fortes à l'intérieur d'un vaste territoire dont les limites varient au gré des guerres, des alliances et des trahisons. Les plus importantes forteresses, qualifiées dans les textes de *castrum* ou de *castellum*, sont des résidences, permanentes ou pas, des chefs de clans, alors que les plus modestes, souvent de simples tours, ont pour mission de surveiller un passage ou un terroir de superficie limitée. Leur construction a généré une restructuration de l'espace à partir de la mise en place du *territorium*, c'est-à-dire du territoire placé sous leur contrôle. Toutefois, il ne s'agit pas de remembrements massifs et de transformations en profondeur. Les nouveaux finages ne font bien souvent que regrouper d'anciennes entités territoriales et parfois se superposent à un découpage préexistant, lui-même fortement conditionné par un relief contraignant. Plus que création, il y a affirmation et scellement de cet espace à partir du XIII^e siècle. De même, la concentration de la population reste extrêmement limitée. Ainsi, ce n'est que rarement que de petits groupes de personnes ont été rassemblés au pied d'un château pour former l'amorce d'un village.

Les fortifications de colonisation (Aleria, Bonifacio, Calvi, Castel Lombardo...), pensées et mises en place par les Pisans et les Génois comme des éléments structurants de nouveaux itinéraires commerciaux, mais s'inscrivant surtout dans une stratégie militaire, ont déclenché un véritable processus d'*incastellamento*, c'est-à-dire de regroupement des hommes au pied d'un château. Toutefois, celui-ci demeure original, puisqu'il ne concerne sans doute pas directement la population locale, mais bien des colons d'origine péninsulaire.

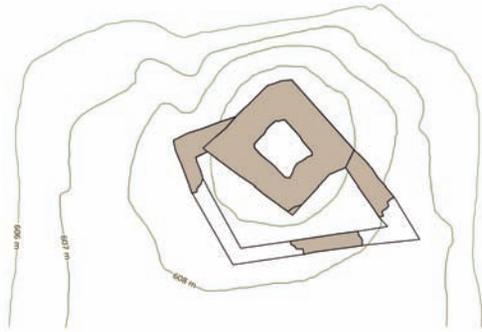


Si ces *castelli* permettent de se défendre ou de lancer des attaques éclairs, ils offrent aussi la possibilité d'exercer un contrôle rapproché des terres et bien sûr des hommes. Les seigneurs peuvent gérer plus efficacement l'exploitation agricole de leur domaine, prélever les impôts et instaurer des péages le long des voies de passage. Occasionnellement, ils n'hésitent pas à dépouiller quelques marchands ou encore à dérober le bétail d'une communauté voisine.

Citadelle de Calvi. Vue des remparts.

Au delà de ces fonctions très pratiques qui permettent à un petit groupe de s'enrichir, de s'élever et finalement de s'imposer sur l'ensemble de l'île, le château est aussi un édifice symbolique. Par sa position et ses caractéristiques matérielles, il marque très fortement le paysage et rappelle à tous que le seigneur est le détenteur du pouvoir, de la force et aussi de la justice. C'est dans cette forteresse qu'il réside le plus souvent, entouré de sa famille et de ses serviteurs. C'est là aussi qu'il reçoit ses invités, qu'il emmagasine les produits de ses terres ou encore les redevances payées par les paysans et cela, généralement en nature.

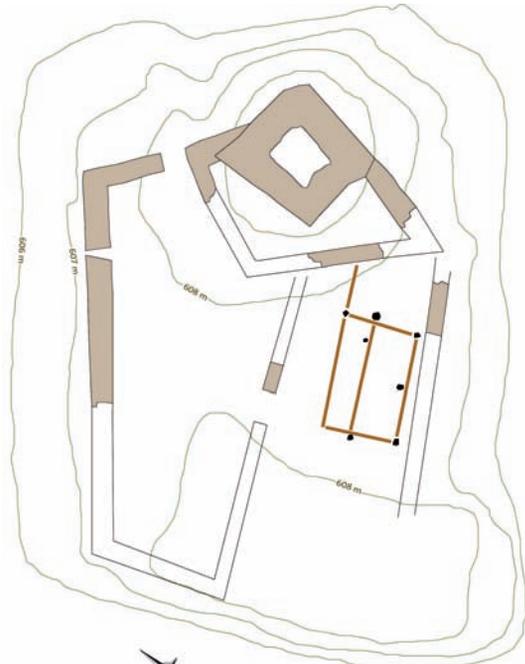
Ces *castelli* sont toujours implantés sur des sommets rocheux relativement difficiles d'accès. Les hauteurs naturelles, bordées par des à-pics vertigineux, constituent des éléments défensifs de première importance qui dispensent du creusement d'un fossé ou de la construction de structures complexes. D'une manière générale, la *rocca*, c'est-à-dire la partie seigneuriale, est installée sur la partie la plus élevée du site. Elle est constituée d'une petite tour (de 5 à 20 m² environ) de plan quadrangulaire, exceptionnellement circulaire, dont les murs sont construits en pierres liées au mortier de chaux et de deux ou trois pièces qui prennent place entre les blocs rocheux. La citerne, qui peut parfois contenir jusqu'à 30 m³ d'eau, est un élément essentiel qui permet de survivre en cas de siège prolongé. Il s'agit soit d'une construction totalement indépendante, soit d'une cuve aménagée dans le rez-de-chaussée de



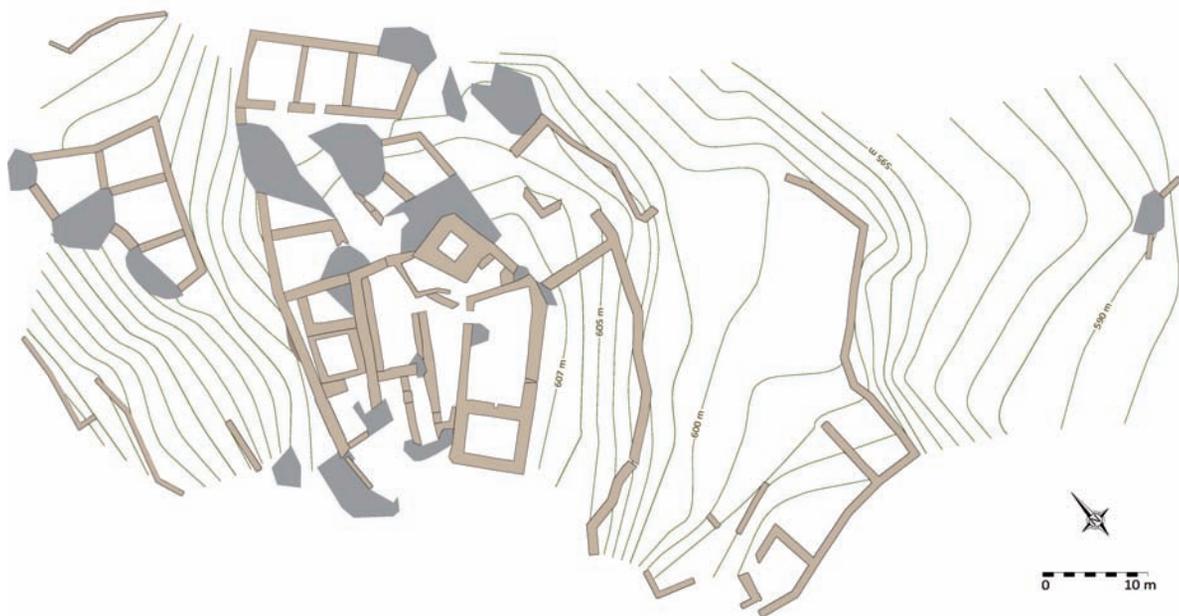
La première fortification (phase I), datée du milieu du XIII^e siècle environ, n'est constituée que d'une petite tour dont le premier niveau en pierre est surmonté d'un étage en bois. Elle est protégée par un rempart très réduit.

Vers le début du XIII^e siècle (phase II), un nouveau rempart est construit. Il englobe toute la plate-forme sommitale du site et protège une habitation entièrement en bois.

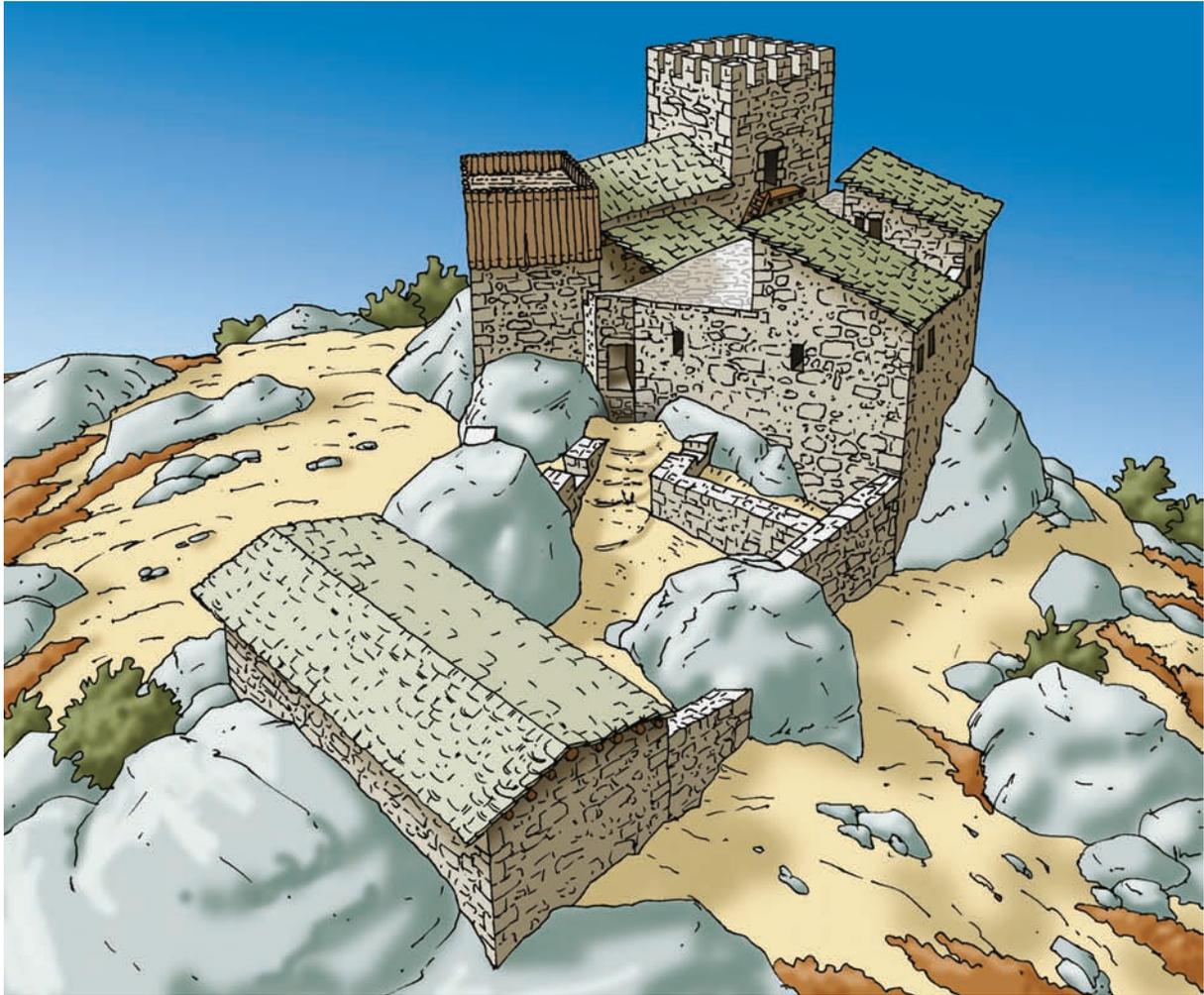
-  murs
-  murs restitués
-  trous de poteaux
-  parois de bois restituées
-  courbes de niveau



Entre la fin du XIII^e et le milieu du XIV^e siècle (phase III), la fortification est transformée par l'ajout d'une nouvelle tour, d'une citerne et de nombreuses pièces à vivre ou de stockage. Un village, lui-même fortifié, est construit au même moment au pied du château.



Plans de la fortification de Rostino.



Reconstitution graphique du château de Rostino, première moitié du ^{xiv}^e siècle.



Le château de Rostino : la tour et le logis, première moitié du ^{xiv}^e siècle.

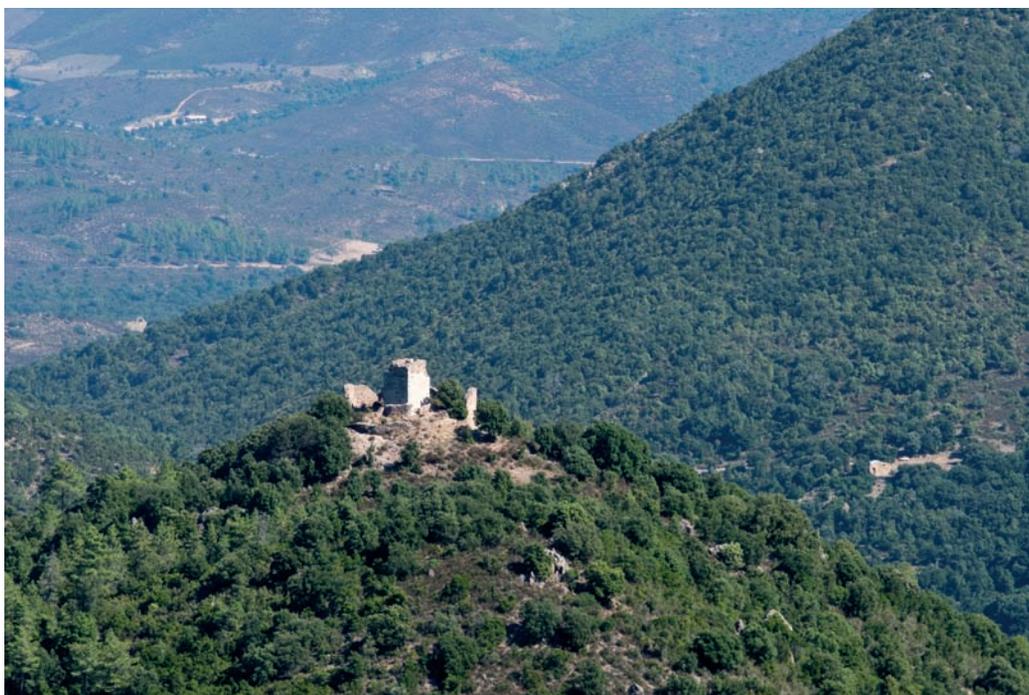
la tour et alimentée par les eaux de pluie. Dans certains cas, une petite chapelle peut venir compléter cet ensemble. Tous ces bâtiments sont défendus par un mur d'enceinte ou par de simples remparts adossés aux flancs de l'éperon. Ces fortifications montrent une maîtrise assez médiocre des techniques de construction. L'irrégularité des murs, la déformation et la lourdeur des voûtes, en l'occurrence réservées aux seules citernes, sont bien les témoins de la rusticité de ces ensembles.

Les fortifications principales sont bien évidemment les plus imposantes. Celles confiées à des fidèles sont plus modestes et souvent réduites à une tour à laquelle est associé un petit logis. Enfin, à proximité des voies de passage ou de quelques terroirs privilégiés, sont élevées de simples tours isolées.

Vue du château de Roccataddata.



Château de Saravalle.



Les fortifications du xv^e siècle

Le début du xv^e siècle est marqué par la construction ou la reconstruction des principaux châteaux dans le cadre du nouvel élan seigneurial. Au milieu du siècle, ils sont assurément perçus par l'Office comme l'épicentre des rébellions seigneuriales contre sa propre autorité : « les racines de l'agitation de cette île (...) sont les forteresses de Leca et de Barìgini », écrivent en 1455, les Protecteurs à leur capitaine général en Corse. Mais si ces châteaux sont encore un bon outil militaire dans le cadre des guerres privées de la première moitié du xv^e siècle, ils perdent de leur efficacité devant des assiégeants dotés d'une artillerie perfectionnée. « Destinées à capituler, elles ne représentaient plus que la perpétuation d'un mode de combat traditionnel », selon l'expression de Gilles Giovannangeli.

Peut-on proposer de voir dans ce réseau de petites forteresses, renforcé des si nombreuses tours de villages ou de hameaux, modestes reflets des villes italiennes, une image précieuse de la société corse du *Quattrocento* ? Certes une image parmi d'autres, mais qui semble être la juste illustration d'une société armée dans laquelle la valeur militaire et la force des armes sont le signe de la noblesse d'un lignage, d'un groupe familial, voire d'un homme, et plus encore le signe de la liberté.



Boulet de bombarde.



Ces plaques métalliques, découvertes dans le village de l'Ortolo, étaient destinées à protéger la poitrine des soldats aux xiv^e et xv^e siècles. Elles étaient cousues sur un vêtement et couvertes de tissu.



Fortification de Scolca.



Vue du château de Cinarca au centre de la photographie.

Bien que la présence de Gênes dans l'île soit surtout incarnée dans les cités de Bonifacio, au sud, et de Calvi, au nord, l'appareil défensif génois est concentré, dans le Deçà-des-Monts, sur le château de la Bastia, qui est le lieu symbolique du pouvoir, où réside principalement le gouverneur. Dans le Delà-des-Monts, le puissant château de Cinarca, situé dans le golfe de Sagone, se trouve au centre du théâtre des opérations de cette région de l'île où le pouvoir génois se heurte aux seigneurs locaux. Certes, Calvi conserve encore un rôle stratégique essentiel dans l'administration et la logistique des troupes génoises. Mais, le gouvernement, après avoir quitté le bourg et le château de Biguglia sur la côte orientale, rejoint progressivement la Bastia, située à peu de distance au nord, à l'entrée du Cap Corse. Fondée vers 1380, devenue *castrum* de Porto Cardo, et bientôt nommée *castrum Bastitae*, cette forteresse représente plus directement la domination génoise qu'une cité aux intérêts particuliers comme Bonifacio ou Calvi.

Toujours dans le Deçà-des-Monts, le château de Saint-Florent prend une importance croissante dès sa fondation, vers 1440. À l'intérieur des terres, le château de Corte, fondé par Vincentello d'Istria vers 1419, dépasse maintenant en importance Petra Larata, le vieux château des seigneurs Cortinchi, perché sur une roche escarpée entre Zuani et Piedicorte di Gaggio. Le fortin de Mutari, élevé dans la pieve d'Alesani, complète ce dispositif pour le nord de l'île, tandis que les Gé-

nois ruinent en 1453 les châteaux de Venaco et d'Oravo. Le château d'Aleria est laissé à l'abandon par l'Office pendant les années de son premier gouvernement, bien qu'il ait été à plusieurs reprises question de le reconstruire pour exploiter les terres alentours. Les châteaux du Cap Corse enfin, appartiennent en droit aux seigneurs Gentile (principalement lo Negro, Nonza, Cànari, Brando et Erbalunga) et da Mare (San Colombanu et le Motti). Ils ont été parfois occupés par les divers gouvernements génois ou milanais pour faire pièce aux rébellions des uns ou des autres, mais restent finalement en marge de l'effort militaire principal.



Château de Motti, dit aussi Tour de Sénèque.



Château de San Colombanu de Rogliano (Cap Corse) appartenant à la famille da Mare.

Dans le Delà-des-Monts, la cité de Bonifacio est sans conteste, comme Calvi au nord, un rouage essentiel de la logistique militaire génoise, bien que sa situation géographique



Rempart de la cité de Bonifacio.

excentrée l'ait tenue à l'écart du théâtre des opérations. Mais comme Calvi, et peut-être plus encore, Bonifacio est un comptoir conventionné aux intérêts particuliers, habité par une population qui se sent tout à fait étrangère aux autres habitants de l'île, et qui ne peut et sans doute ne veut pas, accueillir l'administration générale de l'intérieur de la Corse.

Aussi, le château de Cinarca, qui domine le golfe de Sagone, est depuis longtemps le siège emblématique du pouvoir dans la moitié méridionale de la Corse, sa valeur symbolique dépassant sans doute une valeur stratégique, néanmoins indéniable. Plus au nord, les seigneurs da Leca font de la rocca de Sia, dressée au-dessus du golfe de Porto, des châteaux de Leca, de celui de Sanninco, et dans une moindre mesure de celui de la Zurlina, les refuges d'une forte résistance à la conquête. Ils vont également devenir des lieux d'une cruelle répression, avant d'être intégrés dans le dispositif militaire ligure. L'Office va en effet installer dans son premier gouvernement des garnisons dans Cinarca, Leca et Sia.

Plus au sud, la forteresse de Pupilla dans la vallée de la Gravona (près du village de Peri), est également tenue par les Leca. Le vieux château d'Ajaccio tombe en déshérence, bien qu'il soit question de le reconstruire pour tenir les terres alentours. Quant aux seigneurs da Bozzi,

d'Ornano et d'Istria, ils doivent céder deux de leurs châteaux, Ornano et Istria, à l'Office, tandis que le commissaire génois Battista Doria ruine en 1454 les trois autres, Orese, Bozzi et Cilaccia de Cauro. À l'extrême sud, au-delà du col de Cilaccia, l'Office prend aux seigneurs de la Rocca les châteaux de la Rocca, de Roccapina et de Baricini, qui dominant la vallée de l'Ortolo. Ce dernier est tenu par l'Office durant cette courte période. Des officiers génois le décrivent encore en 1480 comme « la colonne, la tête et la clé de ce pays ». Proches de la Sardaigne aragonaise, ils avaient été construits à la fin du XIV^e siècle pour défier la cité de Bonifacio. Ajoutons pour finir qu'en 1459, des seigneurs della Rocca, de retour d'exil, se fortifient dans le lieu fort de la Sermolaccia, dans la montagne de Bavella, puis en 1462, après avoir détruit la tour du partisan corse de l'Office, Polo de Guido, à Ortolo, ils réparent pour leur usage les forteresses de la Pietra Torta, lo Cerbello et lo Diamante.



Ruines du château de Baricini, xv^e siècle.



Vue du château de Zurlina.



Vue des remparts du château de Capula.



Rocche di Sia et sa reconstitution graphique d'après les relevés de Louis Doazan.

Les châteaux du Delà-des-Monts sont plutôt localisés à proximité des territoires peuplés de moyenne vallée, mais toujours isolés, parfois à proximité des cols, tel le château d'Istria, voisin du col de Cilaccia. Parfois encore ils dominent directement les golfes. Dressées en général sur des pitons escarpés, ces forteresses miniatures sont édifiées sur des surfaces exiguës. À une tour quadrangulaire proche du carré (toujours inférieur à cinq mètres de côté), s'associe un logis, appuyé sur un mur de défense, logis qui comporte parfois, comme à Baricini, une cheminée et des fenêtres. La citerne est bien sûr toujours présente, généralement couverte d'une voûte en berceau, et revêtue de mortier de tuileau. La forge ou le four à pain sont quasiment toujours présents.

Le château de Sia (ou des Rocche di Sia) est construit sur un piton exceptionnellement escarpé et présente de surcroît un aménagement défensif remarquable. Son plan fait apparaître un ensemble fortifié articulé sur trois niveaux : le niveau inférieur forme un avant-poste propre à empêcher toute approche. Il contrôle une porte et crée une enceinte avec sentier de ronde. Le poste de guet est situé au sommet du plus haut rocher. Le niveau intermédiaire, qui semble l'élément primitif, est occupé par les lieux d'habitation. Il est composé de deux ailes : les « communs », sous le poste de guet, regroupent la citerne et la cuisine, tandis qu'une aile construite au-dessus de l'avant-poste comprend « des salles de séjour » plus vastes. Une tour située dans l'angle nord permet d'accéder au poste de guet.

Bien que l'Office ait cherché à conserver sous sa garde les châteaux élevés à l'intérieur de l'île en y plaçant ses propres garnisons, il les fera tous détruire et raser (à l'exception de Corte) entre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle. Ces destructions semblent avoir été radicales. Elles avaient pour but d'éliminer les bâtiments eux-mêmes, mais aussi d'effacer jusqu'au souvenir même de la domination seigneuriale. Ce fut le cas de toutes les forteresses du Delà et des châteaux de Petra Larata et de Mutari dans le Deçà. La stratégie a en effet alors changé. L'Office de Saint-Georges fortifie désormais le littoral : Calvi et Bonifacio accueillent de grandes campagnes de travaux, le vieux site fortifié de Castel Vecchio d'Ajaccio est abandonné pour la construction de la nouvelle forteresse ; on rebâtit Aleria, on renforce l'Algajola, Saint-Florent et la Bastia. Sur la côte, seuls le château et les murailles du bourg de Biguglia sont démantelés une fois que la cour de justice a été transférée à la Bastia.

L'alimentation carnée

L'archéozoologie est une discipline scientifique qui consiste à étudier les restes d'animaux (os, dents, cornes...) mis au jour au cours de fouilles archéologiques. Elle vise à mieux comprendre les relations qui ont pu exister entre les hommes et les animaux. Grâce à des analyses scientifiques, il est possible par exemple de déterminer quelles espèces étaient consommées ou bien quels animaux étaient domestiqués.

En Corse, les fouilles archéologiques menées depuis plus d'une trentaine d'années sur des sites médiévaux ont permis la découverte de dizaines de milliers de restes fauniques. Ils couvrent une vaste période allant du VI^e au XV^e siècle. Les analyses archéozoologiques ont offert une approche nouvelle et désormais incontournable pour la compréhension des modes de vie des populations du passé et donc de l'histoire de l'économie médiévale insulaire. Cela a permis essentiellement de connaître les pratiques d'élevage ainsi que les habitudes alimentaires des hommes, en déterminant à la fois la quantité et les morceaux de viande consommés.

À partir de l'étude des restes de dents (stades d'éruption, usures) il est possible d'estimer les âges des animaux abattus et de réaliser des profils d'abattage. Ce type d'analyse permet de savoir si l'animal a été élevé pour la consommation de sa viande, de son lait, pour sa production de laine ou bien pour sa force de travail (traction...). Cela conduit aussi à déterminer si des améliorations de la race ont été réalisées afin de maîtriser la démographie des troupeaux ou d'accroître leur rentabilité économique.

D'autres analyses portent sur les traces laissées sur la surface externe des os. Ces traces résultent le plus souvent de coupes bouchères, de chauffe ou de fractures, révélant ainsi des pratiques culinaires spécifiques : des modes de préparation, de cuisson et de consommation. Par exemple, la fracturation des os longs témoignent de la recherche systématique de moelle.



Des tendances évolutives ont ainsi pu être mises en évidence pour la période du Moyen Âge en Corse. Du haut Moyen Âge jusqu'au XV^e siècle, les espèces consommées sont peu diversifiées et la quasi-totalité de l'apport carné provient de l'élevage du bœuf, du porc et des caprinés (mouton, chèvre). Cependant, des changements sont perceptibles. Ainsi, au XIII^e siècle, la trilogie suinés-ovicaprinés-bovinés domine le spectre faunique alors que dès le XIV^e siècle, une nette diminution de la consommation de la viande de porc est constatée au profit de celle des caprinés. Une économie spécialisée dans l'élevage de ces derniers semble se dessiner dans certains sites ; les troupeaux étant destinés à la production de viande, de lait et de laine. À Rostino notamment, la part des chèvres et des moutons dans l'assemblage faunique passe de 43 % au XIII^e siècle à 75 % durant la première moitié du XIV^e siècle. Certains sites (Sant'Agostinu, Rostino, Castellu di e Rocche di Sia...) ont ainsi vu apparaître les caprinés comme source première de l'alimentation carnée, et le porc comme production de complément.



Par ailleurs, les animaux de basse-cour (poules, coqs...) ne fournissaient qu'un faible appoint dans cet approvisionnement carné, représentant moins de 2 % des restes. La chasse était aussi très limitée mais assez diversifiée. Le site cortonais de Castellu daté du VI^e siècle, illustre bien la diversité des mammifères et des oiseaux sauvages chassés (cerfs, sangliers, mouflons, foulques, grands échassiers proches du héron, perdrix, pigeons, grives, merles...). Le renard et le lièvre, dont les ossements ont été mis au jour dans d'autres sites, étaient également chassés. Pour autant, les produits de la chasse ne représentaient qu'une part très négligeable du poids de viande consommée au regard des restes exhumés (0.5 % à Rostino, 2 % à Rocche di Sia). Enfin, cette alimentation carnée était complétée par des produits de la mer issus de la pêche locale

(loups, poissons de roche, daurades, huitres, patelles, bigorneaux). À l'exception de certains sites littoraux comme celui de Sant'Appianu de Sagone, la place occupée par ces poissons et des coquillages reste dérisoire.

Les productions locales

Le paysage de la Corse du Second Moyen Âge est encore très largement dominé par la forêt et le maquis, attaqué çà et là par des défrichements et des écobuages anarchiques qui épargnent quelques arbres dont la production peut constituer une partie de l'alimentation animale voire humaine. Le châtaignier occupe déjà au XIII^e siècle des espaces importants dans quelques régions comme la Castagniccia. Ailleurs, il s'agit souvent d'arbres isolés que l'on rencontre près des villages associés à des noyers, pommiers ou encore poiriers. Dans le Cap, c'est la vigne, souvent accompagnée de figuiers et de pêchers, qui constitue la principale ressource. Une grande partie de la production de vin est d'ailleurs exportée à Pise et Gênes ou plus tard à Rome. L'olivier est rare avant le xv^e siècle et l'absence d'huile est facilement compensée par l'utilisation des graisses animales pour l'alimentation, ou encore de cire et de résine de conifère pour l'éclairage.

Les céréales, surtout le froment et l'orge parfois vendus sur le marché international, mais aussi le seigle et probablement l'avoine et le millet, sont cultivés partout dans l'île. Chaque communauté pouvait cultiver plusieurs espèces de céréales de manière à exploiter au mieux le territoire et à se prémunir contre les aléas naturels tels que les mauvaises conditions climatiques ou les maladies. Le grenier incendié au milieu du XIV^e siècle du village de la Mugliunaccia (Haute-Corse) a ainsi montré la diversité de la production céréalière, stockée dans des sacs et entreposée dans un espace spécifique à l'intérieur même de la maison.

Il existe des productions de complément qui viennent compenser la faiblesse des rendements des terres pauvres, que l'homme peine souvent à mettre en valeur à l'aide d'une bêche ou d'un araire encore rudimentaire traîné par des bœufs. Ces espaces, parmi les plus fertiles, où se côtoient céréales, légumineuses et arbres fruitiers, sont progressivement structurés à partir du XII^e siècle environ, par la mise en place de clôtures formées de haies vives, puis de murs et de terrasses de culture. Ces aménagements permettent à la fois d'accroître l'espace cultivable, de faciliter et d'optimiser l'irrigation, mais aussi de protéger les cultures des animaux divagants.

L'élevage des bovidés, des suidés et des caprinés (chèvres et moutons) occupe bien entendu une place prépondérante dans l'économie de l'île. Il est marqué, dès la première moitié du XIV^e siècle, par une forte spécialisation de certaines communautés dans l'élevage des moutons qui sont principalement destinés à la production de viande. L'élevage des chèvres semble surtout orienté vers la production de lait et donc de fromages. Il faut ajouter à cela, l'exploitation de la laine qui est



Plat destiné à la cuisson des galettes, fabriqué en Corse dans le courant du xv^e siècle.

attestée par une abondance étonnante de fusaïoles* et de peignes à carder dans les contextes d'habitat.

Il est possible que certains sites producteurs, comme le village de Rostino, aient exporté de très jeunes agneaux et cabris (entre 0 et 2 mois), soit vers les colonies génoises installées sur le littoral de l'île (Bonifacio et Calvi), soit vers la terre ferme. Cette dernière hypothèse est étayée par la documentation écrite attestant de manière régulière la vente d'animaux corses, y compris adultes, sur les marchés de Pise et de Gênes. Ce développement de l'élevage des caprinés se fait au détriment des suidés qui deviennent plus rares durant la première moitié du XIV^e siècle. Le porc est désormais, tout comme le bœuf et contrairement aux siècles précédents, destiné à l'alimentation carnée de complément. Il est élevé aussi bien en semi liberté qu'en enclos à proximité de l'habitat. Les espèces sauvages et les animaux de basse-cour ne constituent qu'une part infime de la viande consommée.

Dans certaines régions côtières, la pêche apparaît aussi comme une activité importante au moins dès le XIII^e voire le XII^e siècle. On exploite ainsi les cours d'eau mais aussi les étangs côtiers qui fournissent en abondance des poissons dont certains, notamment les anguilles, sont quelques fois exportés vers la péninsule italienne.

L'artisanat local paraît peu développé avant le XV^e siècle. La plupart des activités semblent s'organiser dans le cadre familial ou au mieux villageois. Il en est ainsi pour le travail du métal qui pourrait se limiter à la fabrication de petits outils à partir de produits semi-finis importés, voire à la seule réparation de ces objets. En l'état de nos connaissances, le minerai local ne semble pas avoir été exploité. Le tissage de la laine, la transformation du poil de chèvre et le traitement des peaux sont, quant à eux, bien attestés. Ils ont pu constituer une source de revenus non négligeable, surtout quand les productions étaient exportées.

La fabrication de céramiques est également bien documentée. Il s'agit toujours de récipients modelés, de facture grossière, privés de revêtement et destinés principalement à la cuisson des aliments. Les potiers du nord-est de la Corse ont toutefois développé une technique qui occupe assurément une place à part dans l'éventail des artisanats et des savoir-faire insulaires. En effet, les techniques de façonnage et le répertoire des formes confèrent un caractère véritablement original à cette production. Mais, bien plus, c'est surtout l'intégration dans l'argile de fibres d'amiante qui fait sa spécificité. Le choix de cette matière première est lié à ses qualités intrinsèques : les fibres, associées à la terre argileuse, donnent la possibilité de confectionner simplement des marmites de grandes dimen-



Fusaïoles en terre cuite. Ces disques, taillés dans des fragments de poterie, étaient destinés à entraîner le fuseau lors du filage de la laine.



Dès à coudre, XIV^e siècle.

Fusaïole : disque ou sphère, en terre cuite ou en pierre tendre, percé d'un orifice, servant de volant d'inertie au fuseau lors du filage de la laine.



Marmite en argile amiantée produite dans le nord-est de la Corse dans le courant du ^{xv}^e siècle.

sions aux parois très fines à la fois légères, résistantes aux chocs mécaniques et thermiques. Il s'agit donc d'une solution permettant à l'artisan de répondre à une demande tout en s'affranchissant des contraintes économiques et techniques inhérentes à une production plus conventionnelle, tournée, glaçurée et cuite dans des fours spécialement destinés à cet usage. Bien que les volumes de fibres d'amiante extraites étaient globalement assez modestes, cet artisanat a probablement joué un rôle non négligeable dans l'économie locale puisque ces céramiques sont diffusées dans toute la Corse, y compris dans les villes littorales génoises, pourtant très largement ouvertes aux importations de céramiques communes ligures et provençales.

Les importations

À partir de la fin du ^{xI}^e siècle, les relations entre la Corse et le nord de la péninsule italienne deviennent plus régulières et plus fréquentes. Les grands ports de la côte tyrrhénienne, comme ceux de Pise et de Gênes, sont restructurés et les marchands partent à la conquête de nouveaux espaces commerciaux. La Corse, compte tenu de sa proximité mais aussi des liens politiques qui commencent à se tisser, devient vite une escale incontournable et c'est sans surprise que l'on voit apparaître dans les fouilles archéologiques des produits manufacturés provenant de Toscane et de Ligurie, mais aussi de contrées plus lointaines comme l'Espagne, l'Afrique du Nord voire la Méditerranée orientale. Encore rares au ^{xII}^e siècle, ces importations deviennent plus nombreuses au fil des décennies pour finalement inonder littéralement le marché local à la fin du Moyen Âge.

Les ports des villes-comptoirs, Bonifacio et Calvi, jouent un rôle primordial dans l'importation de ces marchandises redistribuées par cabotage le long des côtes, puis par les petits chemins à l'intérieur de l'île. Toutefois, il existe de nombreux autres mouillages, petites criques abritées des vents ou simples plages de sable, utilisées pour le débarquement des navires arrivés directement de Gênes ou de Pise.

La céramique est un témoin privilégié de la vivacité de ces activités commerciales. Dès la fin du ^{xI}^e siècle, l'Espagne, l'Afrique du Nord (actuelle Tunisie), la Sicile et le Latium exportent des bols, des jattes et des assiettes utilisés autant pour le service de table que pour décorer les façades des églises romanes.

Dans le courant du ^{xIII}^e siècle, les productions ligures vont prendre le relais jusqu'à détenir un quasi monopole durant quelques décennies. Mais, dès le début du siècle suivant, le marché va être largement dominé par la production très standardisée des ateliers de Pise et de sa proche région. Les

faïences, monochromes ou à décor vert et brun, se rencontrent désormais partout, dans le château comme dans les maisons des plus humbles, sur la côte comme au centre de l'île. Ce n'est que durant les dernières décennies du xv^e siècle que le service de table se diversifie par l'introduction régulière de céramiques à décor incisé, polychrome ou encore à reflets dorés de la région de Valence (Espagne), de Florence ou de Ligurie.



Assiettes en terre cuite à décor incisé et peint fabriquées dans les ateliers de Pise au xv^e siècle.



Bol en terre cuite émaillée à décor polychrome fabriqué dans les ateliers de Montelupo (province de Florence) au xv^e siècle.



Cruche en terre cuite émaillée à décor polychrome fabriquée dans les ateliers de Montelupo au xv^e siècle.



Bague du ^{xiv}^e siècle, découverte dans le château de Rostino, or et tourmaline.



Bagues du ^{xv}^e siècle, découvertes dans le village de l'Ortolo.

Cette céramique fine est de faible valeur et ne fait probablement pas l'objet d'un commerce à elle seule. Il s'agit simplement d'un complément de cargaison et sa présence est donc le signe de l'existence d'échanges fréquents et d'un commerce à grande échelle de produits manufacturés en tout genre : verre, objets métalliques destinés à l'aménagement des maisons (clou de charpente, serrure, clé, etc.), à l'armement (carreaux d'arbalète, cotte de maille, poignards, etc.) et à l'activité équestre, mais aussi textiles, vêtements, épices...

La Corse ne frappe pas de monnaie durant le Moyen Âge, à l'exception de Bonifacio aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. De fait, l'île a surtout utilisé du numéraire étranger. Au ^{xii}^e siècle, la documentation écrite mentionne principalement des monnaies de Lucques. Elles disparaissent au siècle suivant au profit des monnayages pisans et génois. Ce dernier s'impose en fait très rapidement et détient un quasi-monopole à partir des années 1240 environ, ce qui est largement confirmé par les découvertes archéologiques. Ce changement n'est pas lié à une évolution des relations entre l'île et Gênes, mais il est le fruit d'accords monétaires passés avec quelques cités de Toscane qui frappent désormais des *grossi* d'argent de valeur interchangeable et équivalant au *grosso* génois. Souvent en alliage d'argent et de cuivre et de faible valeur fiduciaire, on trouve ces monnaies génoises partout, y compris dans les habitats perchés du centre de l'île. Elles doivent être associées aux monnaies bonifaciennes, elles aussi de pauvre aloi, qui connaissent une diffusion limitée presque exclusivement aux seigneuries du sud de l'île. Quelques autres monnaies circulent, mais toujours en quantité moindre. Les principaux centres émetteurs sont Pise, Florence, Bologne, Valence, Barcelone, la Sardaigne et la Sicile.



Pointes de flèches et carreaux d'arbalètes du ^{xv}^e siècle.



Clous de charpente.



Ces petits objets en bronze décoraient les harnachements de chevaux au XIV^e siècle (éléments de gauche).
Pointes de lance du XIV^e siècle (éléments de droite).

CONCLUSION

Le paysage de la Corse du Second Moyen Âge est encore essentiellement rural. Les habitats, très dispersés, organisés en petites unités qui sont autant de pôles d'initiatives agraires, se multiplient pourtant et se développent pour finalement, à l'aube des temps modernes, donner naissance à nos villages.

Les châteaux, qui sont érigés à partir des premières décennies du XIII^e siècle, ne jouent qu'un rôle très marginal dans la concentration de la population, à l'exception des forteresses littorales érigées à l'initiative de Pise et surtout de Gênes. Parmi ces dernières, Bonifacio et Calvi, plus tard Ajaccio et Bastia, représentent les premiers véritables ensembles urbains.

Quant à l'Église, complètement réorganisée au tournant du XI^e et du XII^e siècle, elle occupe une place majeure dans le paysage bâti. Cependant, à l'instar du château, son rôle dans l'organisation de l'espace reste secondaire jusqu'au XV^e siècle.

L'équilibre économique local repose sur l'élevage, étroitement associé à une agriculture extensive et diversifiée, qui voit cohabiter céréaliculture, viticulture et arboriculture. Cette production agricole est à associer au développement des réseaux de circulation des marchandises. Mais cette économie laisse peu de place à l'artisanat et, de fait, une grande partie des produits manufacturés est importée dans l'île par les commerçants pisans et génois.

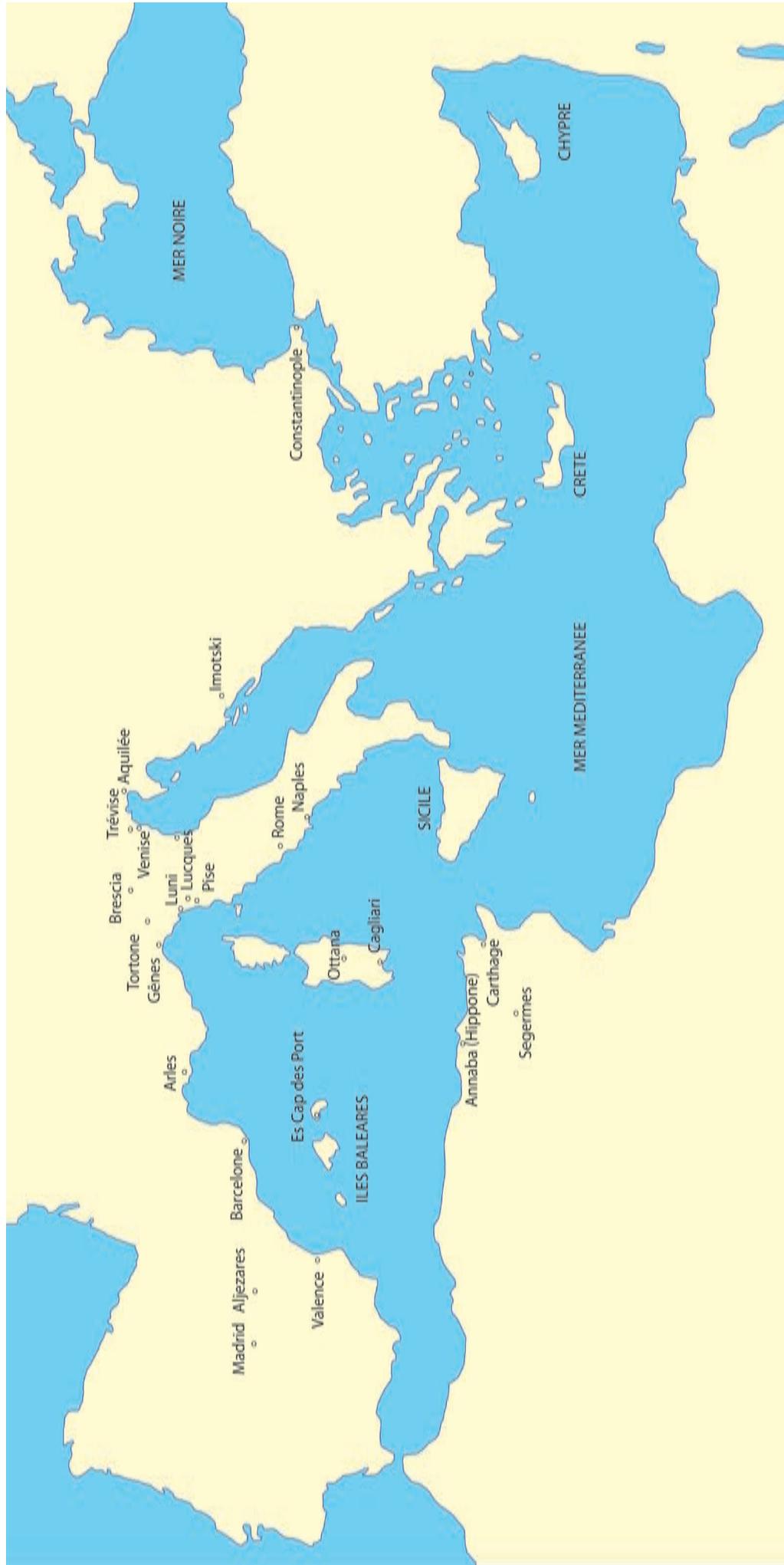
Loin d'être une île complètement refermée sur elle-même, la Corse médiévale vit pleinement dans son cadre méditerranéen en participant aux échanges commerciaux et en accueillant les hommes et les idées qui font sa diversité et sa richesse.



Fragment de cotte de maille.

	Méditerranée occidentale	Corse			
		Evènements marquants	Habitat	Religion	Economie
XI ^e siècle	Pise et Gênes contrôlent l'espace tyrrhénien.	<p>1077 Le pape Grégoire VII nomme Landolfo, évêque de Pise, vicaire pontifical en Corse.</p> <p>1091 Le pape Urbain II inféode la Corse à l'évêque de Pise.</p> <p>1092 L'évêque de Pise est nommé archevêque avec pouvoirs métropolitains sur les diocèses de Corse.</p>	L'habitat se stabilise et se développe.	Réactivation des évêchés. Mise en place des pièves.	Échanges limités avec l'extérieur. Les espaces agricoles mis en culture deviennent plus nombreux.
XII ^e siècle	Pise et Gênes s'affrontent pour la domination de la Corse.	<p>Fin XI^e - 1124 règne des marquis de Corse.</p> <p>1195 Gênes s'empare de Bonifacio et fonde une colonie.</p>	1195 Fondation de Bonifacio.	Construction des églises. Les abbayes étrangères acquièrent des biens dans l'île. 1133 Partage de la Corse entre les archevêchés de Gênes et de Pise. Création du diocèse d'Accia.	Développement de l'agriculture et des échanges avec l'extérieur.
XIII ^e siècle	<p>1284 Bataille de la Meloria. Victoire de Gênes sur Pise.</p> <p>1297 Le pape Boniface VIII investit le roi d'Aragon des royaumes de Corse et de Sardaigne.</p>	<p>1264 Giudice de Cinarca comte de Corse.</p> <p>1282-89 expéditions militaires génoises en Corse.</p>	Premiers bourgs fortifiés associés à des châteaux. Vers 1260 : fondation de Calvi.		Les ports de Bonifacio puis de Calvi permettent les échanges plus nombreux.
XIV ^e siècle	<p>1339 Simon Boccanegra est élu doge de Gênes.</p> <p>1351 Gênes entre en guerre contre l'Aragon.</p>	<p>1357 Révolte anti-seigneuriale.</p> <p>1358 Dédiction de la Corse à Gênes. Distinction entre <i>Terra del Comune</i> et <i>Terra dei signori</i>.</p>	Abandon des habitats associés aux châteaux.	Installation des ordres mendiants (franciscains).	Les échanges avec l'extérieur deviennent nombreux et réguliers.
XV ^e siècle	<p>1453 Prise de Constantinople par les Turcs.</p> <p>1464 et 1479 Gênes passe sous le contrôle du duché de Milan.</p>	<p>1453 Gênes confie la gestion de la Corse à l'Office de St Georges.</p> <p>1510 Les seigneuries du sud sont démantelées.</p>	Abandon de certains habitats et création de nouveaux. Regroupement de la population Création de nouvelles villes portuaires.	Construction de nouvelles églises et de couvents. Multiplication des décors peints dans les églises.	

Carte des lieux cités dans le texte.



Lexique

Abside : extrémité en demi-cercle d'une église.

Amendé / amendement : améliorer la fertilité d'une terre en y apportant de l'engrais.

Arien / arianisme / hérésie arienne : doctrine des débuts du christianisme qui nie la divinité du Christ.

Bâtière (tombe en) : tombe formée de tuiles plates (*tegulae*) ou de dalles de pierre, disposées de manière à former une couverture à deux versants.

Battiture : résidu métallique qui s'échappe durant le forgeage d'un métal.

Chœur : partie de l'église réservée au clergé.

Chrisme : symbole chrétien formé par les lettres grecques **X** et **P** correspondant aux deux premières lettres du mot **Χριστός** = Christ.

Concile : assemblée des évêques.

Cul-de-four (voûte en) : voûte en quart de sphère qui couvre généralement les absides de plan semi-circulaire.

Dédition : soumission volontaire d'un peuple ou d'une commune à un suzerain. La dédition est confirmée par la rédaction de conventions qui fixent les droits et les devoirs de chacun.

Donation de Constantin : acte, qui se révéla être un faux, par lequel l'empereur Constantin 1^{er} donnait au pape un certain nombre de privilèges et de territoires, dont la Corse.

Faire-valoir direct : exploitation d'un domaine agricole par son propriétaire.

Fusaiole : disque ou sphère, en terre cuite ou en pierre tendre, percé d'un orifice, servant de volant d'inertie au fuseau lors du filage de la laine.

Géminé : double.

Géomorphologie : science dont l'objet est le relief terrestre.

Imposte : pierre saillante située au sommet d'un piédroit ou d'un pilastre.

Lésène : bande verticale de faible relief pratiquée dans l'épaisseur d'un mur.

Luni : ville romaine située dans le golfe de la Spezia, en Ligurie actuelle.

Modillon : petit bloc de pierre sculpté soutenant une corniche ou des arcatures.

Nef : partie de l'église réservée aux fidèles qui s'étend depuis le portail jusqu'au chœur.

Orthonormé : plan construit à partir d'axes se coupant à angle droit.

Pierre ollaire : roche métamorphique, à la fois résistante et molle, dans laquelle sont fabriquées des marmites.

Pouvoir métropolitain : pouvoir conférant à un archevêque la capacité de nommer des évêques.

Scorie : résidu de l'affinage des métaux ou de la fusion des minerais.

Sigillée : céramique fine destinée au service de table et d'époque romaine.

Simonie : achat et vente de biens spirituels, tout particulièrement d'un sacrement, et par conséquent, d'une charge ecclésiastique.

Tenure : mode ou condition de la possession d'une terre, d'un fief.

Tuscia : la marche de Tuscia correspond approximativement au territoire actuel de la Toscane, d'une grande partie de l'Ombrie et du nord du Latium.

Vicariat : forme de juridiction dans l'Église catholique.

Crédits illustrations

Page de couverture et p.8 : akg-images/Tristan Lafranchis ; p. 7 (haut), 12 (haut), 17 (centre et bas), 18, 25, 32 : Mairie de Lucciana ; p. 14, 15 (haut), 16, 20 (haut), 22 (bas), 31, 34 (haut et centre), 35, 36, 39, 54, 55 (bas), 59 (bas), 65 (bas), 68, 78 (haut) : D. Istria ; p.15 (bas) : K. Pêche-Quilichini ; p.17 (haut), 22 (haut), 55 (haut), 64 : I. Istria ; p.19, 20 (bas), 34 (bas) : Denis Gliksman - INRAP ; p.23, 66 (haut), 71 (haut, centre) : A. Gauthier ; p.30 : E. Pellegrino ; p.40 : akg-images/Rabatti - Domingie ; p.43 : akg/historic-maps ; p.44 : Album/Oronoz/akg ; p.12 (bas), 47 (bas), 60 : E. Leca d'après D. Istria ; p.56 (bas) : E. Tomas ; p.65 (haut) : D. Istria/J. Delmotte ; p.67 (haut, centre), 74, 75, 76, 77, 78 (centre, bas), 79 : J.-F. Paccosi/Collections du musée de Préhistoire de Sartène ; p.72 (bas) : J. Delmotte ; p. 81 : D. Istria d'après J. Delmotte.

Orientations bibliographiques

- AMADEI (A.), *Terre et hommes du nord de la Corse au cœur du Moyen Âge*, Scola corsa, Bastia, 1991.
- CANCELLIERI (J.-A.), Formes rurales de la colonisation génoise en Corse au XIII^e siècle : un essai de typologie, *Mélanges de l'École française de Rome, Moyen Âge*, 93, p. 89-146, 1981.
- CANCELLIERI (J.-A.), *Bonifacio au Moyen Âge*, CRDP de Corse, 1997.
- COLOMBANI (Ph.), *Héros corses du Moyen Âge*, Éditions Albiana, Ajaccio, 2011.
- COMITI (P.), *Mines et métallurgie du fer en Corse du XV^e au XVII^e siècle*, Éditions Alain Piazzola, Ajaccio, 2011.
- CORONEO (R.), *Chiese romaniche della Corsica*, Éditions AV, Cagliari, 2006.
- DOAZAN (L.), U castellu di e Rocche di Sia, *Études Corses*, 24, p.49-130, 1985.
- DOAZAN (L.), *Monnaies corses du XVII^e au XVIII^e siècle*, Éditions Alain Piazzola, Ajaccio, 1993.
- FRANZINI (A.), *La Corse du XV^e siècle. Politique et société, 1433-1483*, Éditions Alain Piazzola, Ajaccio, 2005.
- GIOVANNANGELI (G.), Recherches sur les castelli cinarchesi à la fin du Moyen Âge (1340-1505), *Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 6599, p.99-123, 1991.
- GRAZIANI (A.-M.) (dir.), *Histoire de la Corse*, Éditions Alain Piazzola, Ajaccio, 2012.
- ISTRIA (D.), *Châteaux et habitats fortifiés dans le nord de la Corse au Moyen Âge (XI^e-XIV^e s.)*, Éditions Alain Piazzola, Ajaccio, 2005.
- ISTRIA (D.), PERGOLA (Ph.) (dir.), *Corsica christiana, 2000 ans de christianisme*, Catalogue de l'exposition du musée de la Corse à Corte, Ajaccio, 2001.
- ISTRIA (D.), PERGOLA (Ph.) (dir.), Présence et domination génoise dans les îles de Méditerranée, Actes du colloque de Lucciana, 6-8 octobre 2006, *Bulletin de la société des sciences naturelles et historiques de la Corse* [Collection Corse d'hier et de demain, 1], 2010.
- PERGOLA (Ph.), VISMARA (C.) (dir.), Castellu (Haute-Corse). Un établissement rural de l'Antiquité tardive. Fouilles récentes (1981-1985), *Documents d'Archéologie Française*, 18, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1989.
- PETTI BALBI (G.), *Genova e Corsica nel Trecento*, Rome, 1976.
- POMPONI (F.) (dir.), *Le mémorial des Corses*, Ajaccio, 1981.
- SCALFATI (S.P.P.), *La Corse médiévale*, Éditions Alain Piazzola, Ajaccio, 1994.
- SERPENTINI (A.-L.) (dir.), *Dictionnaire historique de la Corse*, Éditions Albiana, Ajaccio, 2006.
- VENTURINI (A.), La Corse à la fin du XIII^e siècle. Essai de géographie historique avant et pendant les campagnes militaires de Luchetto Doria et Niccolò Boccanegra (1289-1290), *Études Corses n°60*, 2005.

Collectif

- Bastia, une histoire revisitée*, Catalogue général des collections exposées, Bastia, 2012.
- Recherches récentes d'archéologie médiévale en Corse*, Patrimoine d'une île, n°1, Ajaccio, 1995.

Chef de projet :	Marie-Laure Markelet
Conception-réalisation maquette :	Évelyne Leca
Photographe :	Jean-Francois Paccosi

Imprimé en France
© CNDP - CRDP de Corse - 2012
Dépôt légal : novembre 2012
Éditeur n° 86 620
Directrice de la publication : Brigitte REQUIER
N° ISBN : 978 286 620 302 3
Achevé d'imprimer sur les presses de
l'imprimerie Horizon - 13420 Gémenos